

---

# CARNETS DE VOYAGE – SONO BÉNIN 2012 –

*Deux semaines à Tanguietà*

---

Jean-Lou Pfister



*J'ai passé deux belles semaines au Bénin à l'été 2012. Voilà leur récit, établi à partir des notes manuscrites que j'ai tenu à garder à jour tout au long du séjour (une première!). Evidemment, tout ce qui est dit ici n'engage que moi. Bonne lecture !*

**Crédit photos :** Merci à Charlotte, Germain, Loïc, Lucie et Nicolas !

N'hésitez pas à faire parvenir vos remarques et commentaires à l'adresse suivante : [jpgfistr@gmail.com](mailto:jpgfistr@gmail.com)

20 mars 2013

## *Prologue*

C'est vers début 2012 qu'a commencé le voyage au Bénin. Première réunion, un peu par hasard, sous l'impulsion de Loïc, camarade de promo, qui suivait la mailing-list du projet « Bénin » de SoNo, l'association humanitaire (entre-autres !) de l'ENS. Et puis, ça prend, progressivement : original, utile, dépayasant, oui, cela pourrait être sympathique comme séjour. Partir enseigner pendant deux semaines le français, les mathématiques et d'autres choses encore à des élèves béninois en primaire, joli programme.

C'est Pierre, qui est déjà allé plusieurs fois au Bénin, qui organise les réunions et assure la liaison avec un certain Stéphane, notre contact sur place. Les réunions s'enchaînent, quelques intéressés qui finiront par se désintéresser sont présents – finances et emploi du temps sont bien souvent des contraintes rédhibitoires – puis de vrais intéressés, puis tout un paquet, les connaissances des uns et des autres aidant. Parallèlement, nous commençons à rechercher du matériel scolaire à droite et à gauche, tandis ce que le groupe complet se dessine. Nous serons finalement 16, sept normaliens, huit étudiants, et Claire qui enseigne à l'IUT de Cachan. C'est elle qui est à l'origine du projet « Bénin » : en 2008, elle est partie là-bas avec l'association *1001 Chemins*, et y a fait connaissance avec un membre de SoNo. C'est à partir de là qu'a été lancé le projet SoNo-Bénin en 2009 avec six volontaires. Nous en sommes maintenant à la quatrième édition.

Le volontaire est un peu la perle rare que les organisateurs de missions se doivent de dénicher suffisamment tôt pour que celui-ci n'ait pas à hypothéquer ses biens pour payer son billet d'avion. Cette année nous avons dépassé la taille critique permettant d'assurer la présence d'au moins deux français par classe ; un minimum pour être efficace : pendant que le premier est au tableau, le second peut passer dans les rangs aider les élèves. Nous aurons en charge six classes, correspondant à autant de niveaux, de la maternelle (dite CI) au CM2, soit environ 200 enfants. Grâce à la générosité de la ville de Cachan, du Conseil Général du Val-de-Marne et de l'ENS, chaque année l'association peut prendre en charge les frais de cantine pour tous les élèves ainsi que la distribution de matériel scolaire à tous les élèves.

Une fois le groupe constitué, nous pouvons nous répartir les classes, je serai en CM2, c'est-à-dire avec des élèves censés entrer au CM2 à la rentrée ; avec Germain aussi de l'ENS Cachan, qui s'est finalement décidé à nous accompagner, et Nicolas, qui étudie les maths rue d'Ulm – la règle de trois, ça va lui faire drôle ! Les CM2 sont réputés être faciles à vivre, de plus comme ce sont les plus âgés nous pourrions envisager de leur faire faire des activités « élaborées », ce qui n'est finalement pas pour me déplaire.



*Situation géographique du Bénin, et localisation de Tanguieta*

Vacances scolaires, le mois de juillet passe, je commence à réfléchir à ce que je pourrais bien leur apprendre à ces petits, j'achète des cahiers de vacances, je révise (un peu) la grammaire de base qui est bien loin, surtout pour moi qui ai plus ou moins appris à écrire en lisant... J'aimerais bien réaliser des petits ateliers scientifiques, dans l'esprit de ce qu'avait lancé Georges Charpak avec *la main à la pâte*, mais j'ai peur que ce soit trop compliqué ou trop long ; préparer une activité scolaire n'est en fait pas aussi facile qu'on pourrait le croire. De leur côté, Germain et Nicolas ont aussi de bonnes idées, on fera le tri sur place, après tout nous aurons presque deux jours de voyage entre Paris et Tanguieta, ce devrait être suffisant pour faire le point...

Le 02 août. C'est parti, direction Paris !

### **Vendredi 03 août (Paris – Cotonou)**

Réveil à 05h20, j'ai tout juste le temps d'émerger avant le taxi prévu à 05h45. Germain vient me chercher (ma réputation en matière d'horaires à respecter me poursuit...), et l'on rejoint Loïc et Lucie, déjà avec le conducteur de taxi. Dix minutes plus tard nous sommes à Orly, et nous décollons vers huit heures vers Casablanca. Trois heures et un petit déjeuner dans l'avion plus tard, nous voilà à l'aéroport Mohammed V, déjà en train d'apprécier la nonchalance africaine : les douaniers ne se pressent pas pour examiner les visas des arrivants. Heureusement, nous avons du temps devant nous puisque l'avion pour Cotonou ne part que dans la soirée, et que dans sa course avec le soleil vers l'ouest, l'avion nous a fait gagner deux heures. Nous attrapons *in-extremis* le train de dix heures à destination de Casablanca, qui



*Casablanca : Sa grande mosquée, ses travaux...*

traverse un paysage désertique. Pas de doute, nous sommes en Afrique ! Germain, qui s'était convaincu qu'il ne pourrait définitivement jamais dormir dans les transports, s'offre un contre-exemple en s'endormant presque en sursaut, malgré – ou bien à cause ? – des soubresauts du train.

A la sortie de la gare, nous découvrons une ville-chantier : selon l'angle de vue, nous pouvons admirer tous les stades de la construction d'un immeuble, du gros-oeuvre aux finitions, encore que parfois les finitions semblent correspondre à la fin du gros-oeuvre. La place de la gare n'est pas épargnée, encore que les innombrables taxis pour touristes ne semblent pas avoir de mal à se faufiler entre les gravats. Nous partons bille en tête dans ce qui nous semble être la direction de l'océan, où nous arrivons un peu plus tard que prévu, après nous être perdus dans les docks en travaux, ambitieux projet immobilier de béton pour riches qui colonisera à terme toute la côte – en attendant, celle-ci est masquée par les panneaux de chantier, ce n'est guère mieux... Dépités, nous décidons de continuer dans la direction de la grande mosquée de Casablanca en traversant la médina, qui malheureusement n'est pas tellement plus accueillante : les rues sont sales et les habitations sans grand cachet. Nous avançons un peu au hasard dans le dédale des ruelles, jusqu'à ce que l'horizon se dégage : nous débouchons soudain sur le vaste parvis de la mosquée Hassan II, la plus grande au monde après celle de La Mecque, il y souffle un vent marin qui rend l'atmosphère très agréable, d'autant plus qu'il n'y a pas foule. En arrière-plan, l'Atlantique, libre, enfin ! Le muezzin sonne la pause de midi. En période de ramadan, trouver un endroit où manger dans un pays musulman n'est pas chose facile ; si bien qu'on est obligés de se rabattre sur le *Pizza Hut* du coin, pour le dépaysement on repassera. Il était temps, sorti du front de mer la chaleur se fait vite sentir, et l'absence de boisson dans nos sacs aussi. Nous trouvons un parc pour la sieste de l'après-midi, nous en profitons pour improviser une petite partie de belote, la première d'une longue série.

Il est temps de regagner l'aéroport, nous choisissons cette fois une route un peu plus directe, qui passe par le quartier européen de la ville. Tout-à-coup, un groupe d'étrangers vient vers nous : ce sont Amélie, Audrey, Charlotte, Eline, Lucie, Nicolas, Pauline, Pierre et Thomas, nos compagnons d'aventure, qui, bien qu'arrivés l'après-midi à Casablanca, ont tout de même décidé d'aller un peu se promener. Charlotte est déjà allée plusieurs fois au Bénin, ce sera notre « maman Charlotte » ! Ses anciens élèves ne l'auront d'ailleurs pas oubliée ! Je peux enfin mettre des visages sur ceux avec qui nous n'avions pour l'instant communiqué que par mails. En effet, SoNo recrute bien au-delà de l'ENS, jusqu'à Toulouse !

Bien que nous ne soyons pas franchement enthousiastes quand aux attraits touristiques du lieu, nos compagnons décident tout de même de poursuivre, et partent sur nos pas. Ils nous rejoignent dans la soirée, alors que nous avons définitivement renoncé à chercher de la nourriture dans ce pays qui n'a pas le droit d'en manger. Du coup, nos derniers dirhams disparaissent dans des sucreries bien de chez nous. Nous retrouvons aussi Claire et ses filles dans le hall d'embarquement, Manon n'est pas en grande forme, la Malaronne a-t-elle fait sa première victime ? Leçon de survie numéro un : la prendre avec les repas...

C'est donc au complet que notre fière petite équipe embarque dans l'avion à destination de Cotonou. Je nous ai enregistré, Germain, Lucie, Loïc et moi, ensemble, comme très « juste » retour des choses j'ai droit à une place couloir, coincé entre un Africain bien en chair à ma gauche, et une femme visiblement désespérée d'avoir perdu l'une de ses tongs lors du décollage à ma droite. Je sens que la nuit va être longue. Les trois autres sont tranquillement assis derrière moi... Enfin, un steward signale à ma gauche qu'un avion est un espace fermé et qu'on retrouvera la précieuse tong, déjà un souci en moins. Mon voisin de gauche fait des siennes lors du repas : il veut deux plateaux, et ne boit que du coca avec beaucoup de glaçons... Enfin, l'avion s'endort peu à peu, j'essaye tant bien que mal de suivre la tendance générale – sans grand succès. Lentement, l'Afrique défile sur l'écran vidéo qui affiche la trajectoire du vol, trop lentement...

### **Samedi 04 août (Cotonou)**

Enfin, au tout petit matin, nous amorçons la descente vers Cotonou. Par le hublot, on ne perçoit qu'un brouillard rougeâtre qui diffuse dans la nuit les lumières de la ville. Nous touchons le sol béninois un peu avant cinq heures du matin. Il n'y a pas beaucoup d'avions sur les aires de stationnement, le

seul qu'on aperçoit est l'avion présidentiel. Nous descendons sur le tarmac, dès la porte franchie, l'air sec de la carlingue laisse place à des effluves plus tropicales : l'atmosphère est chaude, humide ; bien qu'il ne doit pas faire plus de 25 degrés c'est saisissant.

C'est là que j'apprends que nous sommes seize, mais que nous n'avons... que quinze visas avec nous ! Voilà qui commence bien... Heureusement, ça passe à la douane, plus où moins au culot... Sauf que nous avons maintenant avec nous une personne en situation irrégulière au Bénin. Pierre décide de rester sur place en sa compagnie jusqu'à ce qu'elle obtienne le précieux papier auprès de l'ambassade. Ils nous rejoindront à Tanguieta un peu plus tard, lorsque tout sera réglé. Après ces formalités mouvementées commence l'attente pour les bagages, et l'anxiété qui va avec. Ont-ils suivi notre vol ? J'ai pris soin de répartir mes affaires dans les deux sacs autorisés, au cas où... Lors de l'une des réunions de préparation, Claire avait rapporté un bagage revenu à Orly... avec à peu près un an de retard (mais c'était au vol retour) ! Heureusement, tous les bagages finissent par entamer leur ronde sur les tapis en caoutchouc ; même les bambous qu'a emmené Nicolas pour fabriquer des cerf-volants, et qui dépassent un peu partout de ses bagages, en ont réchappé.

Stéphane, notre contact sur place nous rejoint un peu plus tard, accompagné de deux amis. Jovial, le genre de personnage qui inspire la sympathie au premier coup d'oeil. Il connaît déjà bien Claire, Charlotte, Clémentine, Manon et Pierre qui n'en sont pas à leur premier séjour ici : grandes retrouvailles. Stéphane est un personnage important à Tanguieta, en plus de diriger l'association ASDP, *Association de Développement de la Pendjari*, qui nous aidera à encadrer les enfants sur place, il occupe diverses fonctions au sein de la commune. Nous n'aurons jamais à nous en plaindre, en plus d'être toujours disponible, jusqu'à des horaires improbables d'ailleurs, il ne s'est jamais séparé de son grand sourire ! Certes, il répartit plus ou moins comme bon lui semble nos subventions, mais vu les services qu'il nous rend, on peut difficilement lui en tenir rigueur.

Nous sortons de l'aéroport avec armes et bagages, une pub pour le téléphone portable *Samsung Galaxy S3* nous accueille en face du hall de débarquement... Mondialisation, quand tu nous tiens... En arrière-plan, de mornes immeubles sans âme comme il y en a partout dans les grandes villes du monde. Le bus pour Tanguieta est prévu le lendemain, nous allons donc pour l'instant finir notre nuit (cela fait tout de même plus de 24 heures que je n'ai pas dormi) dans un hôtel du coin. En effet, il y a environ 500 kilomètres entre Cotonou et Tanguieta, et le transport régulier est assuré par une ligne de bus : un départ par jour, vers six heures du matin. Un peu tôt pour aujourd'hui, et de toutes façons nous avons encore des courses à faire. Le déménagement est plutôt folklorique, ce qui a le mérite de nous réveiller un peu : nous nous entassons dans trois véhicules, remplis à raz bord par nos bagages et nous-mêmes, le tout bien mélangé... L'hôtel, où nous arrivons un peu plus tard, consiste en



*Place de l'Etoile à Cotonou*

un intéressant assemblage de parpaing et de béton plus ou moins ouvragé selon les endroits. En guise de fenêtres, des ouvertures rectangulaires dans les murs, et en guise de plancher, de la terre battue. Chambres tout inclus, avec douche, toilettes, sol carrelé, et... intrus rampant à pattes. Il y a même un ventilateur, mais qui doit brasser l'air jusqu'à environ 20 cm des pales tant il tourne lentement... C'est fâcheux, car la moiteur de l'air commence à se faire sentir lourdement. Nous arrivons tant bien que mal à tendre un fil à travers la chambre pour soutenir la moustiquaire, mais le montage n'est pas très au point et tient plus du filet de pêche (au gros) à la dérive que du campement militaire. Pour l'instant, on s'en contentera. Dodo.

Le réveil a été fixé vers neuf heures du matin, c'est donc avec joie qu'à l'heure prévue, j'enlève cette fichue moustiquaire qui a fini par me tomber sur le nez. Pour le petit déjeuner, nous allons au restaurant, c'est l'occasion de découvrir Cotonou de jour. Nous ne passons pas inaperçus au milieu de la population locale, qui fourmille de part et d'autre des voies de circulation : les trottoirs servent ici à la fois de trottoirs, d'emplacements pour les vendeurs à la sauvette, d'aires de jeux pour les enfants, de coins sieste, et même de vide-ordures. Les boutiques sont alignées les unes à côté des autres, on trouve ainsi des canapés à côté d'un stand de pneus, avec un peu plus loin une boutique de téléphones mobiles, voisine d'un stand de boissons organisé autour d'un congélateur branché de façon plus ou moins anarchique au réseau électrique. Le tout est arrangé dans un savant désordre organisé, les gens vont, viennent, discutent, marchandent, les petits nous regardent passer en riant... Si les voies principales sont goudronnées, il n'en est pas de même des rues secondaires, en terre battue, tout comme un certain nombre d'habitations. Sur la chaussée, ça n'arrête pas : c'est un flot continu de mobylettes, motos, vélos... Tous vont alimenter leur véhicule dans les innombrables stands « station-service », dans lesquels sont disposés une invraisemblable collection de bouteilles en verre contenant de l'essence ou de l'huile d'une qualité plus

ou moins douteuse. Nous finissons par arriver au restaurant, au menu : du poulet et de la semoule, le tout bien assaisonné, ça réveille ! En revanche, le café nous laisse plus dubitatifs. Petit tour de table pour savoir qui fait quoi et qui vient d'où, puisqu'on ne s'est pas beaucoup vus au calme depuis l'aéroport. Nous interrogeons les « anciens » sur leurs précédents séjours ici...

Le ventre plein, nous partons ensuite faire quelques courses, changer nos euros et réserver les billets de bus. Voilà un programme qui tient occupé toute la journée par ici. Nous mettons environ une heure à acheter de l'eau et des cahiers, non pas que ce soit difficile à trouver, mais il ne faut vraiment pas être pressé lorsqu'il s'agit de trouver le prix qui convient à tout le monde. Le passage à la banque est un peu gênant, premièrement nous devons en passer trois en revue avant d'en trouver une qui veut bien échanger les sommes astronomiques que nous transportons, et ensuite nous nous sentons observés lorsqu'on compte avec nonchalance des coupures qui feraient vivre pendant quelques temps le béninois moyen. Le salaire est ici d'environ 45 euros par mois en moyenne, et nous échangeons chacun des centaines d'euros... Cela posera d'ailleurs quelques problèmes pratiques par la suite, le plus gros billet est celui de 10 000 FCFA, ce qui fait à peu près 15 euros, et vu les sommes échangées ce billet est maintenant l'espèce la plus répandue dans nos portemonnaies. Allez donc acheter une demi-baguette de 75 francs CFA avec un billet de 10 000... Le groupe de Loïc a dû partir en expédition afin de trouver une banque pour échanger les billets de 20 euros, puis une autre pour les billets de 50, non sans avoir entre-temps vécu un voyage d'anthologie en « zem », au coeur de la circulation folle de la ville. Le « zem » est le taxi-moto local qui transporte à peu près tout ce qui est techniquement transportable : hommes, femmes, enfants, les trois ensemble, animaux, télévision, tapis, valises... Record à battre : deux adultes, un bébé, une chèvre, une valise et une cage à poules... pleine ! La sécurité des conducteurs des engins est assurée par les références bibliques peintes à même la carrosserie, parfois même en lieu et place de la plaque d'immatriculation ; ce qui occasionnera d'ailleurs un concours de photo entre Germain et Nicolas : à qui en photographiera le plus... En attendant le retour du groupe de Loïc, nous discutons sur la place de l'Etoile notre point de ralliement, à l'abri des arbres qui la garnissent, au pied desquels quelques locaux font tranquillement la sieste, insensibles au vacarme de la circulation qui nous cerne de tous les côtés : la place de l'Etoile de Cotonou est en effet une sorte de réplique aux dimensions plus modestes du lieu parisien, bien qu'ici ce soit un monument à la gloire de la révolution communiste qui trône en son milieu. En tout cas, en termes de trafic motorisé, c'est du pareil au même ! L'achat des billets de bus n'est pas plus rapide, nous patientons devant une télévision opportunément placée, qui diffuse une chaîne d'informations internationale ; nous avons d'ailleurs le temps de voir trois fois les mêmes infos...

Nous nous retrouvons pour le repas de midi, des spaghettis pris sur une terrasse bien ensoleillée, entre deux marchands. Des Noirs viennent nous



*Cotonou, la nuit, depuis l'hôtel*

prendre en photo avec leurs portables, ils semblent en particulier très intéressés par les filles. Nous finissons par rentrer à l'hôtel, duquel nous improvisons une partie de cartes à l'ombre de la terrasse au rez de chaussée. Le jeu est vite interrompu par l'arrivée de nos compagnons du soir, nos amis les moustiques. Nous battons donc en retraite pour nous asperger de répulsif ; puis regardons la nuit tomber sur Cotonou postés sur une sorte de demi-terrasse, fascinés par le flux ininterrompu des motos sur la route en contrebas, étourdis par les vrombissements incessants des moteurs. Soudain résonne au loin l'appel du muezzin alors que les dernières lueurs du jour disparaissent, ensorcelant, flottant autour de nous au gré des bouffées de chaleur. Soudain, nous sommes si loin de nos villes de métropole...

Nous allons prendre le repas dans un restaurant qui diffuse d'abord un match de foot, puis la musique locale, accompagnés de Stéphane. La bière béninoise aidant, tout le monde finit par se retrouver sur la piste de danse, sous le regard mi-médusé mi-amusé des Africains présents... Le DJ aux commandes (informé par Stéphane ?) nous souhaite du haut de son micro à chacun la bienvenue, une fois n'est pas coutume, mon prénom ne passe pas... Nous passons ainsi tranquillement la soirée, jusqu'à ce que la fatigue se fasse sentir. Retour à l'hôtel, un brin de toilette, et hop, sous la moustiquaire !

**Dimanche 05 août (Cotonou – Tanguietà)**

Le départ en bus est prévu pour 6h30, nous partons presque à l'heure. Je m'installe à côté de Stéphane, qui parvient à s'endormir comme un bébé dès la première occasion. Il aurait certainement apprécié le voyage en avion... Il paraît qu'il arrive même à dormir sur sa moto ! Cette pratique est d'ailleurs assez répandue par ici, approuvée entre-autres par les conducteurs de « zem ». Pour le coup, notre moyen de transport est de première qualité : un bus, climatisé de surcroît. Le chauffeur semble d'ailleurs vouloir nous montrer à quel point sa clim marche bien, il doit faire pas loin de dix degrés de moins dans le bus par rapport à l'extérieur. Nous partons non loin de la place de l'Etoile de Cotonou, je dors à moitié, nous roulons, il s'écoule une bonne heure, nous sommes à nouveau place de l'Etoile...

Enfin, le chauffeur se décide à faire route vers le nord. Sortis de la banlieue de Cotonou, on découvre progressivement la fameuse terre ocre africaine. Nous traversons d'abord la lagune située au nord de Cotonou, puis c'est le même paysage qui se répète pendant des kilomètres : de vastes plaines herbeuses, parsemées d'arbres épars. Chaque village ressemble au précédent, annoncé parfois par le même type de panneaux qu'en France, qui sont autant de vestiges du passé du pays : le Bénin était une colonie française jusqu'en 1960. Nous faisons quelques haltes qui rompent la monotonie du voyage : à peine le bus arrêté que nous sommes encerclés par toute une armada bigarrée de vendeurs à la sauvette ; viande séchée, ananas, avocats, beignets, il y en a pour tous les goûts. Les invraisemblables équipages croisés sur la route sont aussi une source de divertissement : camions chargés jusqu'à raz-bord, camion carrément couché sur la route, toujours les motos... Et c'est sans compter le klaxon, sans doute aussi important que le moteur ici : il sert à la fois d'avertisseur sonore, de clignotant, d'appel de phares. Dès que l'on dépasse quelqu'un, qu'il soit motorisé ou non, on a droit au doux son du klaxon.

Si le matin nous avons pu profiter des classiques de la chanson béninoise ; l'après-midi, le conducteur trouve bon de nous passer du reggae entrecoupé de bonnes paroles chrétiennes qu'enchaîne un speaker visiblement inspiré. Le discours devient un tantinet plus gênant lorsque le prêcheur se met à dénoncer l'exploitation du continent africain par les Blancs, surtout qu'il n'a pas tout à fait tort...

En fin d'après-midi, la monotonie des grandes plaines laisse place à un paysage plus varié. En effet, Tanguiéta est situé au pied de la principale chaîne montagneuse du pays, montagnes qui tiennent d'ailleurs plus de collines que de montagnes, avec de-ci de-là quelques falaises. Quelques formations rocheuses émergent soudain au loin, et la route devient plus sinueuse.

Nous arrivons à Tanguiéta en début de soirée, après douze heures de bus, accueillis par une petite foule de curieux, en plus des vendeurs habituels. Tanguiéta, première impression : Cotonou, en moins dense, moins bruyant, moins grand. Nous décidons d'aller d'abord déposer les fournitures scolaires



*Le complexe scolaire primaire de Tanguietà*

à l'école, le transit étant assuré par un minibus dans lequel, une fois n'est pas coutume, on s'empile tant bien que mal. Cette fois, les bagages sont sur le toit et daigneront même y rester pendant tout le trajet, bien que nous ayons quasiment doublé la hauteur du minibus. Nous découvrons notre futur lieu de travail. L'école est en bordure de la ville, quasiment à flanc de colline, et se compose de plusieurs bâtiments rectangulaires en dur, recouverts chacun d'un toit en tôle. Le toit de l'un d'entre eux est d'ailleurs éventré, conséquence d'une tempête ayant sévi en début d'année. Le terrain de l'école n'est pas vraiment physiquement délimité, j'espère qu'on n'aura pas trop à courir après nos futurs élèves... En tout cas il y a de la place, au moins deux grands espaces pourront servir de terrain de jeux l'après-midi, et un stade – circulaire ! de foot en terre battue est implanté un peu plus loin. Nos grands-parents auraient pu fréquenter les salles de classe : les élèves seront installés sur de bons vieux pupitres ! Les tableaux ne sont pas de première qualité, mais on s'en contentera. Je n'aurai tout de même jamais usé aussi rapidement des craies, à la fin du séjour nous en étions un peu à court.

Enfin, on nous dépose chez nous, dans une maison en dur, plutôt bien située, au milieu des champs, en marge du tumulte du centre-ville, neuve. Tellement neuve que l'électricité n'est pas encore arrivée, seuls les fils électriques pendent un peu partout, désœuvrés. Pas pour longtemps d'ailleurs, nous nous empressons de construire un savant réseau de fils de pêche destiné à soutenir nos moustiquaires, que l'on accroche au mur à l'aide des fils électriques et de quelques clous que nous arrivons tant bien que mal à planter dans le faux-plafond en bois ; le tout sous le feu nourri des moustiques qui se sont fait une joie de nous attendre. La maison est composée d'une grande pièce principale carrelée, de trois chambres plus petites, d'une salle de bains ainsi que d'un débarras qui nous servira de sèche-linge. A l'entrée se trouve une large terrasse couverte qui donne sur une cour intérieure, en face de laquelle se trouve



### *Notre logement durant le séjour*

nos voisins. Les toilettes méritent le détour : un trou percé dans une dalle de béton, à l'extérieur, de sorte que la fosse en dessous, alimentée par l'eau de pluie, est un beau bouillon de culture que survolent joyeusement toute une ribambelle d'insectes ailés... La salle de bains dispose d'un lavabo ainsi que d'un WC, mais qui ne sont là que pour décorer : aucun des deux n'est fonctionnel. Heureusement, un écoulement de douche a été prévu dans un coin, de sorte qu'on pourra se laver à l'intérieur. Voilà la solution aux problèmes de gaspillage d'eau : prenez un bidon ayant probablement transporté du pétrole dans une vie antérieure, ou équivalent, l'aspect huileux de l'eau en témoigne ; et recyclez-le en réservoir d'eau. Imposez que la source destinée à remplir ce bidon ne soit pas juste à-côté, et qu'une dizaine de personnes aient à utiliser cette eau. Enfin, mettez le bidon hors de la salle de bain, mais laissez un seau d'eau à disposition. Ceci permet, le plus naturellement du monde, de se doucher en utilisant quelques litres d'eau tout au plus ! L'essayer, c'est – presque – l'adopter... Il ne faut pas oublier que l'eau courante est à l'échelle du monde bien plus un luxe qu'un bien de consommation.

D'après Charlotte, le logement est bien mieux que celui de l'an dernier ; en tout cas ça me convient tout-à-fait. Claire, Clémentine et Manon, ont préféré loger à l'*hôtel des baobabs* afin de bénéficier d'un peu plus de confort, le tout pour un prix dérisoire. Cela ne nous empêchera cependant pas d'aller régulièrement leur rendre visite, puisque l'hôtel n'est qu'à une dizaine de minutes de marche de notre habitation.

Passé la visite du propriétaire, nous allons manger au restaurant du coin. Au menu, variations autour du thème récurrent « riz-sauce-oeufs », et... Coca-Cola ! Puis nous filons nous coucher, vers 23H30, il y a classe demain ! J'ai réussi à bricoler un cadre à base de bouteille en plastique vide et d'arceau de sac à dos, montage qui empêche que la moustiquaire ne tombe lamentablement sur le matelas. Génial !

## Lundi 06 août (Tanguiéta)

Nous redoutions le chant matinal du muezzin, que nenni, c'est par un vulgaire coq de basse-cour que je suis tiré de mon sommeil, bien avant le lever réglementaire prévu à 7h30. Nous avons rendez-vous à l'école à 8h30 pour préparer la journée. Arrivés sur place, on nous présente nos futurs élèves, alignés en rang par classe autour de la cour principale. Quelques parents sont présents. Tout-à-coup je réalise vraiment l'objet de ma présence, serai-je à la hauteur ? Cela devient sérieux maintenant... On nous présente ici comme étant « enseignants en France ». En réalité, il n'y en a qu'une dont c'est le métier parmi nous ! Cela dit, la pédagogie s'apprend aussi sur le tas en France, il n'y a qu'en essayant qu'on se découvre bon ou mauvais prof..

Chaque corps enseignant se présente, je serai accompagné de Germain, Nicolas et d'un étudiant béninois bénévole, Bienvenue, qui étudie l'histoire à Cotonou. Regards croisés intrigués entre les petits et les grands. Certains étaient déjà là l'an dernier, et n'ont pas oublié les professeurs qu'ils ont eu l'an dernier.

Les enfants sont ensuite conduits dans leurs classes respectives, nous entrons un peu plus tard, salués par un tonitruant « bonjour maîtres » de la part des élèves. Première difficulté qui me saute aux yeux : comment associer des noms à tous ces visages curieux ? Certes ils ne se ressemblent pas, mais il sont au moins une quarantaine... Le CPE local passera d'ailleurs un peu plus tard pour expulser sans ménagement ceux qui ne sont pas sur les listes officielles. Nous laissons le soin à Bienvenue de faire l'appel, cela vaut mieux si l'on veut éviter de massacrer les noms de famille. Clarisse, Aïcha, Chirac (!), Vianney, Mohammed, Atika, Issifou, Rachid, Joanita, Charles, et bien d'autres ; autant de noms auxquels j'associerai bientôt un visage, un sourire, un caractère, des anecdotes, quelques conversations... Tous sont censés entrer en CM2 à la rentrée, mais nous découvrons que beaucoup parmi les meilleurs iront en fait en 6è en septembre, voire en 5è ! Du coup, il y a bien une demi-dizaine d'années entre le plus jeune et le plus âgé de notre classe. Il n'y a pas vraiment d'unité vestimentaire, certains sont habillés d'élégants « boubous », le chatoyant vêtement traditionnel, ajusté chez les filles, ample chez les garçons. Quelques-uns portent le classique duo t-shirt short. D'autres ont des vêtements plus rudimentaires, comme celui-là qui viendra chaque jour avec un pantalon plus vraiment en un seul morceau, à l'image de son vieux t-shirt rapiécé. On sent que la classe sociale s'affiche ici aussi à l'école.

Nous voilà pour l'instant dans l'arène, dévisagés par une petite quarantaine de visages curieux, répartis par groupe de quatre ou cinq sur les pupitres dispersés dans la salle. Belle invention que le pupitre, qui permet au maître de s'asseoir à-côté des élèves pour diffuser son savoir à hauteur d'enfant. Regards tri-croisés, qui commence ? Un, deux, trois, inspiration, on y va !

Nous avons décidé de commencer par tâter un peu le terrain, nous proposons donc de faire une dictée, puis nous enchaînerons par des mathématiques *élémentaires*. La dictée nous prend à peu près une heure (thème : *il faut être propre*, tirée d'un recueil de dictés pour le primaire, édition 1928, récupéré chez mes grands-parents), rien que pour leur faire comprendre qu'il faut sauter des lignes c'est pas gagné. Ah. On va peut-être oublier les cours sur les COD, COI et autres choses compliquées qu'on a tenté de m'apprendre en primaire...

Nous ramassons ensuite les cahiers, afin qu'on puisse voir ce qu'il en est à la pause de midi. Après la récréation, nous commençons les mathématiques, en tant que matheux qui se respecte, c'est Nicolas qui s'y colle. Le thème est néanmoins un peu plus basique que ses cours habituels ; additions, multiplications, puis petits problèmes pratiques assez basiques : nos élèves vont en bouffer, des histoires de beignets à 25 francs... On se réserve la règle de trois pour plus tard. Il apparaît assez vite que si les élèves se débrouillent plutôt bien dans les calculs, dès qu'on associe les opérations à un contexte, les soucis arrivent, les petits ont beaucoup de mal à transcrire un problème pratique en termes mathématiques, puis à revenir au monde réel (tout comme les élèves français d'ailleurs). Le niveau de la classe est assez hétérogène, certains réussissent quasiment tous les problèmes tout seuls, tandis que d'autres restent bloqués au niveau de l'énoncé, qu'ils se contentent de recopier sans grande conviction.

Bienvenue nous présente les premières armes de maintien de l'attention (on en découvrira/inventera tant d'autres!). Première méthode, le « ban ». Cela consiste, lorsqu'un élève donne une bonne réponse, à dire (ou crier, hurler, c'est selon...) « un ban pour lui ! », ce à quoi les élèves répondent par des applaudissements bien rythmés : « clap-clap-clap, clap-clap-clap, clap ». Seconde méthode, lancer un « allo-allo ! » tonitruant (celui-ci, en général, on le dit bien fort), ce à quoi les élèves répondent à l'unisson : « j'éééécouthhéjeuusuis » (rien à voir avec Descartes, comprendre : « j'écoute et je suis [le cours] »). Selon le degré d'attention des élèves, on peut envisager d'en faire deux de suite, lorsque le premier est suivi très mollement ; et on peut ensuite apprécier quelques secondes de calme... Nous avons aussi ramené des diapositives « éducatives », présentant la géographie ou l'histoire française, des objets des sciences ou de la nature. Le côté à la fois illustré et mystérieux (il faut la mettre à la lumière pour voir quelque chose !) en font d'excellents bons-points. Néanmoins, nous avons mis du temps à déterminer la stratégie optimale de

distribution : quand en donner, à qui, comment être équitables ? Car évidemment, lorsque quelqu'un reçoit un bon point, une vingtaine d'autres ont chacun une autre vingtaine de bonnes raisons pour en demander un aussi, tous simultanément, bien sûr ! Nous avons un temps essayé de marquer les bons points au tableau, mais les risques de fraude nous ont convaincus qu'il fallait mieux continuer notre petite liste sur une feuille volante, tant pis pour la transparence...

A midi, il est prévu que les élèves se lavent les mains avant d'aller manger avec du savon que l'on a apporté ; ils ont l'air d'avoir compris l'intérêt du lavage des mains : lorsqu'on leur demande, l'un d'eux me cite même tout ce qu'on peut attraper comme maladies par les mains. Mais ça reste plutôt théorique, par exemple Aïcha, sa pièce de 25 francs à la main, se présente devant la bassine. Zut, il faut lâcher la pièce pour se laver les mains. Qu'à cela ne tienne, elle la met en bouche, se lave les mains, puis saisit à nouveau sa pièce...

La dictée nous semble dans l'ensemble assez catastrophique, il faut dire que notre référence était le « zéro-fautes », ce qui était peut-être un peu ambitieux. J'essaie de corriger chaque faute, tandis que Nicolas est plus expéditif, il prévoit carrément un tas spécial « illisibles ». Il est vrai que certaines copies valent le coup d'oeil ! La palme revient à une copie remplie de signes totalement au hasard, avec de temps à autre un espace, un point ou une majuscule (nous reviendrons bientôt sur ceux qu'on appellera vite les « arnaqueurs »). En général, les accords « sujet-verbe-compléments » sont très fantaisistes, et certains pèchent par manque de vocabulaire (ils tentent alors d'écrire le mot à l'oreille, ce qui ne marche pas très bien en général – mais cela donne des orthographes plutôt amusantes, surtout lorsque plusieurs mots se retrouvent concaténés en un énorme assemblage hétéroclite).

L'après-midi, Nicolas nous propose un atelier « origami ». Il réalise les pliages devant, et les élèves font ensuite la même chose. Ça, c'est pour la théorie. En pratique, c'est un peu plus compliqué :

1. La distribution des feuilles : pour notre plus grand malheur, nous distribuons des feuilles de plusieurs couleurs. Évidemment, chacun veut la couleur de son voisin, et tous les élèves nous sautent dessus pour échanger leur feuille...
2. Initiative personnelle : Curieusement, certains n'essayent même pas de plier eux-mêmes leur feuille, et nous sommes rapidement submergés. Démarche typique : un élève m'interpelle, « msieu, aidez-moi ». Je lui montre le pliage à faire, lui demande s'il a compris, il me répond par l'affirmative et me tend sa feuille : « msieu il faut me faire le pliage »...
3. La décoration : Nous distribuons des crayons de différentes couleurs. Voir en 1. pour la conséquence...



### *Les origamis de l'après-midi*

Heureusement, ils réagissent plutôt bien dans l'ensemble, certains y arrivent très bien tout seuls et sont tout contents de nous montrer la chose une fois finie. Nicolas leur fera réaliser un petit pot de fleur, puis la fleur qui va dedans.

A 17h, on les renvoie chez eux. Ouf! C'est fatigant... Sur le chemin du retour, nous échangeons nos impressions : les petits de Loïc et Lucie ont dormi toute la journée, il faut dire qu'ils sont les plus jeunes de l'école... Avec nos « grands », il n'était pas question de sieste ! Et Loïc a attrapé... un rhume ! On soupçonne le bus, un tantinet trop climatisé. Évidemment, je n'ai rien pris contre le rhume, c'est vraiment la dernière chose que j'aurais pensé pouvoir attraper par ici. Toilette sommaire, puis dodo à 22h après une petite partie de cartes. Le repos est de courte durée, puisque nous sommes réveillés un peu plus tard par une pluie battante qui résonne bien fort sous le toit de notre maison.

### **Mardi 07 août (Tanguietà)**

Réveil vers 7h, départ à 7h15, on mange notre petit-déjeuner en chemin : du pain acheté sur la route, une demi-baguette pour l'équivalent d'environ 10 centimes d'euro. Il faut un petit quart d'heure de marche pour aller à l'école, c'est une promenade agréable, nous arrivons en général à l'école accompagnés par toute une joyeuse ribambelle d'enfants. Ce matin, nous croisons un enfant, à terre, courbé derrière son vélo sous les coups de ce que nous pensons

pouvoir être son père, armé d'une canne. Méthode locale d'éducation, dit-on... Ça n'a pas l'air d'interpeller plus que ça les passants en tout cas.

Au programme de la matinée : la dictée de la veille nous a convaincus qu'une révision des accords ne ferait pas de mal, tandis qu'on s'attaquera aux relations d'ordre en maths. Bienvenue n'est pas en grande forme ce matin (on apprendra plus tard qu'il est asthmatique), il préfère nous quitter à mi-parcours, si bien que les enfants deviennent rapidement intenables : nous ne maîtrisons pas encore tout l'arsenal des méthodes de maintien de l'ordre. Nous essayons tant bien que mal de leur faire mettre au pluriel des phrases de plus en plus complexes, après un petit rappel des règles d'accord de base. Les résultats sont plutôt mitigés, surtout lorsqu'il faut composer avec les fameuses exceptions de la langue française (bijoux, cailloux, ...). C'est surtout en français que je prendrai conscience des limites de notre action, à raison d'une séance par jour pendant deux semaines, que pourra-t-on bien leur apprendre de cette langue ô combien complexe ? J'aimerais bien leur dire : lisez ! La lecture est sans doute encore le moyen le plus efficace pour se cultiver, à tous les âges et tous les niveaux. Malheureusement, la distribution des livres donne lieu à une telle foire d'empoigne qu'on renoncera à les faire tourner chaque jour (nous avons une cinquantaine de livres de type *J'aime Lire* à notre disposition pour eux) : comme d'habitude, chacun se sent obligé de trouver le livre du voisin bien mieux que le sien, d'autres reviennent cinq minutes après avoir choisi leur livre pour l'échanger, sans compter ceux qui comptent feuilletter la moitié des livres avant d'en choisir un en particulier, évidemment en court-circuitant la pseudo-file d'attente que nous tentons tant bien que mal d'imposer. Ce qui est certain en revanche, c'est qu'ils sont demandeurs.

Après la pause de dix heures, nous enchaînons par les mathématiques, les enfants se calment un peu. Nous avons décidé de leur faire réviser leurs tables de multiplication tous les jours, selon le protocole suivant : l'un d'entre nous énonce, toute les dix secondes environ, une multiplication. Le temps est soigneusement calculé, trop court, les enfants n'ont pas le temps de réfléchir, trop long, ils ont le temps de trouver la réponse ailleurs que dans leur tête... Les enfants écrivent le résultat sur leur cahiers. Après une série de dix, tout le monde debout, mains sur la tête ! Nous passons ensuite dans les rangs corriger. Les tables de multiplication nous auront donné à voir tous les raffinements du jeu du chat-prof et de la souris-élève : il y a d'abord ceux qui profitent du fait que les tables sont imprimées sur la couverture de leur cahier (parade : mettre un observateur au fond), ceux qui copient sur leur voisin (parade : mélanger tout le monde), ceux qui se fabriquent des antisèches (parade : ouvrir l'oeil, ou boucher l'emplacement de rangement disponible sous les tables !), ceux qui copient sur les séries déjà corrigées dans leur cahiers, en tablant sur suffisamment d'entrées redondantes (les classiques 7x7, 9x8, etc.)... Les triches les plus fines surviennent lors de la correction : j'ai failli me faire avoir par un petit malin qui, après avoir été corrigé par Germain ou Nicolas, a recopié toute sa série (juste, bien sûr) sur la page suivante, et

m'a tendu son cahier, tout sourire... Nous ne tardons donc pas à sévir : toute tentative de triche se solde sans états d'âme par un 0/10. L'enjeu est en effet de taille, puisque ceux qui ne font pas de fautes ont droit à un bon point. Heureusement, une bonne partie de la classe a des résultats plutôt bons, et les sans-fautes sont fréquents. On finit par un peu de lecture en attendant la pause. Lors de la désormais traditionnelle séance de lavage de mains, un petit à qui je fais remarquer qu'il n'est pas nécessaire de se frotter les mains à s'en arracher la peau me dit avec un grand sourire : « je veux devenir blanc comme toi ! »

Lors de la pause, le hamac ramené par Nicolas, d'abord tranquillement occupé pour la sieste, est rapidement pris d'assaut par une foule de petits curieux, tout contents d'avoir deux blancs assis à leur dispositions. Photos, rires, toucher de cheveux,... Les cheveux lisses et longs, quelle découverte pour eux qui ne les connaissent en général que frisés ! Nicolas s'est d'ailleurs fait mal à la cheville en montant dans son hamac, qui a malheureusement décidé de se démonter au même moment ; le soir, Germain improvisera une atèle avec strap et bouts de bois, plutôt réussie d'ailleurs – pas mal pour un électricien<sup>1</sup>, ainsi qu'une séance d'épilation du bas-tibia concerné (chacun son truc : moi c'est le ski, garanti sans douleur...).

L'après-midi, nous décidons d'aller faire quelques activités à l'extérieur. Tandis que Germain fait du foot avec un groupe, nous essayons d'apprendre au nôtre le jeu du « loup glacé ». Évidemment, le nom n'est pas très approprié par ici... De plus, notre démonstration par l'exemple ne doit pas être très claire, forcément avec un seul chasseur et un seul chassé, le jeu perd de son intérêt. Je propose d'oublier ce fiasco et d'essayer le jeu du *béret*. Le principe est simple : on aligne deux équipes en ligne, l'une en face de l'autre, à équidistance d'une bouteille en plastique qu'il s'agit d'aller récupérer. Dans chaque équipe, chaque enfant a un numéro, à chaque tour un numéro est appelé, les deux concernés doivent alors récupérer la bouteille sans que leur adversaire ne les touche, celui qui la ramène dans son camp marque un point pour son équipe. Là au moins, les équipes sont on ne peut plus distinctes. Cette fois ça prend. Soulagement. Malheureusement, ils n'arrivent pas à comprendre qu'il faut lâcher la bouteille lorsque leur adversaire les touche, la confrontation des deux numéros gagnants se résume donc à un combat pour attraper la bouteille, puis à des tentatives de plaquage plus ou moins réussies. Si nous avions su, nous aurions organisé un match de rugby... Loïc, Lucie et Claire tenteront eux aussi le jeu avec leurs élèves, mais connaîtront d'autres difficultés : leurs élèves ne sachant pas forcément lire et écrire, difficile pour eux d'identifier leur numéro ! Revenons à nos petits monstres : toujours à tout discuter ! Il nous aurait fallu emmener un mètre-ruban et de la peinture pour matérialiser le terrain ainsi que son centre : dès qu'on regarde à gauche, l'équipe de droite avance d'un mètre, dès qu'on avance la bouteille vers la droite, l'équipe

---

1. private joke inside



*Aah, les cheveux...*

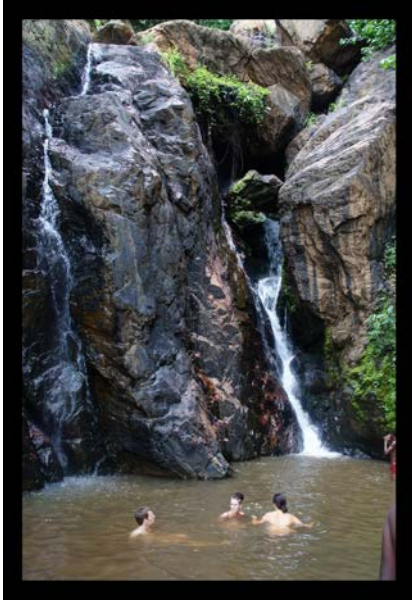
de gauche envoie un émissaire qui nous accuse très sérieusement de coopération avec l'ennemi... A la fin de l'après-midi, on tente un jeu géant en intégrant le groupe de Germain, mais nous sommes un nombre impair, et l'enfant en trop a bien vu qu'il était le seul à avoir le plus grand numéro. Zut. Sauvés par le gong, il est cinq heures, c'est l'heure de rentrer.

Nous avons en général un peu de temps le soir pour vaquer à nos occupations, avant que le soleil ne se couche. Là, il faut se mettre en tenue de combat, antimoustique et pantalons, lampe frontale vissée sur la tête. Ainsi préparé, on peut tranquillement retourner à sa conversation, son téléphone, son bouquin, sa partie de cartes... Un peu plus tard dans la soirée, on vient nous livrer le repas, le porteur du jour reste d'ailleurs là, seul ou accompagné, pendant que l'on mange, assis en tailleur en demi-cercle autour de la marmite, anti-paludéen dans une main et gel désinfectant dans l'autre. Stéphane viendra régulièrement nous voir, c'est alors l'occasion de discuter un peu avec lui, de tout et de rien. A propos de l'état économique de pays, il nous fait remarquer que le dédain, exprimé ou sous-entendu, qu'ont certaines personnes vis-à-vis des activités « techniques » n'est pas étranger à la culture que les français ont exportée ici... Il cite en exemple le Nigéria voisin, ex-colonie anglaise, où le pragmatisme est une valeur visiblement plus répandue. Étrange d'entendre ça à des milliers de kilomètres de Paris !

### **Mercredi 08 août (Tanguiéta)**

Réveil à 07h pour un départ à 07h30. Nicolas a préparé son petit-déjeuner de combat, un espèce de mélange de flocons d'avoine et d'eau servi dans un bol qui se résume à un cul de bouteille d'eau minérale. Vous n'imaginez pas ce qu'on peut faire avec une vulgaire bouteille d'eau minérale : accrocher une moustiquaire, se brosser les dents, servir des noix de coco, récupérer leur jus, faire des fusées à eau, un pommeau de douche... Bonne initiative que le petit-déjeuner « solide » : Bienvenue n'est pas présent ce matin, ce qui ne sera pas sans poser quelques problèmes de discipline ! Au programme de la matinée : conjugaison des verbes du premier groupe, les enfants sont plutôt réceptifs, mais encore une fois, je me demande bien comment leur faire retenir toutes les règles de conjugaison...

Après la pause de dix heures, on attaque les mathématiques, et les ennuis. Nous comptons faire quelques rappels et exercices sur les durées, le temps. En particulier, leur faire comprendre que  $1h \leftrightarrow 60min$  et  $1min \leftrightarrow 60s$  implique que  $1h \leftrightarrow 3600s$  relève du voeu pieux. Malgré tous mes efforts, c'est au mieux deux ou trois des élèves que j'ai visités qui ont compris mes explications...



*Pendant que certains prennent un bain liquide, d'autres essayent le bain végétal...*

Nous sommes mercredi, il n'y a donc pas classe cette après-midi. Ce n'est pas pour autant qu'on restera inoccupés, puisque Stéphane a programmé une réunion parents-profs à 16h. Nous avons cependant le temps d'aller nous promener jusqu'à une cascade située entre les formations rocheuses situées derrière Tanguiéta. De loin, c'est une chute d'une cinquantaine de mètres qu'on aperçoit, qui débouche d'un plateau pour se jeter dans la forêt en contrebas. Malheureusement, celle-ci n'est pas très accessible, nous débouchons sur une cascade secondaire en contrebas, qui alimente une petite étendue d'eau néanmoins suffisamment grande pour qu'on puisse s'y baigner, ce qu'on ne manque pas de faire. Ce n'est pas encore aujourd'hui qu'on aura droit un bain digne de ce nom, l'eau est en effet d'une pureté très relative, on y voit à peu près à une vingtaine de centimètres... C'est néanmoins très rafraichissant, l'endroit doit sans doute tenir lieu de piscine municipale, d'ailleurs nous ne sommes pas seuls, quelques locaux sont déjà dans l'eau. La cascade du dessus ayant aiguisé notre curiosité, nous ne résistons pas, Germain, Loïc et moi, à l'envie d'aller faire quelques repérages, Nicolas préfère lui ménager sa cheville. Rapidement, la forêt laisse place à des hautes herbes compactes, il y en a bien jusqu'à hauteur d'épaules, tandis que la pente devient de plus en plus raide. On finit par arriver au niveau des falaises, qui sont un peu trop lisses pour qu'on s'y risque à vue. Nous décidons de redescendre retrouver les autres, d'ailleurs il est l'heure de rentrer.

Pendant ce temps, Amélie et Eline ont décidé de se faire faire des tresses africaines, moyennant quelques heures sans trop bouger... Certains ont aussi commandé des « boubous », l'habit local : profitant d'un tour au marché, Sté-

phane nous a amené devant le stand de l'un de ses amis, afin que ceux qui le veulent puissent commander le tissu de leurs rêves. Il y en a pour tous les goûts : du motif de grand-mère aux formes géométriques abstraites, en passant par les évocations du folklore africain. Nous avons ensuite pu passer commande de la coupe directement chez le tailleur, dont l'atelier vaut le détour : à l'intérieur dans la demi-pénombre et les cliquetis mécaniques, des femmes s'activent derrière d'antiques machines à coudre à pédale, pendant qu'un enfant joue sur le sol avec les chutes de tissu qui doivent vite emplir le petit atelier. Sur les murs, de vieilles affiches de mode qui présentent les différentes coupes possibles.

A 16 heures, toute notre délégation est alignée dans une salle de classe, face à nous les parents. J'introduis la séance, et invite chaque groupe à présenter sa section. Petit moment de flottement à la fin : visiblement, tous les parents ne maîtrisent pas le français aussi bien que Stéphane et certains n'ont à peu près rien compris ! Vient ensuite la traditionnelle séance de questions, qui tourne rapidement autour de ce qu'on pourrait apporter de plus pour les prochaines missions. Évidemment, l'argumentation se ramène aux impératifs financiers, il faut des sous pour faire des missions plus longues, il faut des sous pour réparer le toit de l'un des bâtiments de l'école qui s'est effondré lors d'une tempête, il faut des sous pour faire vivre les étudiants béninois qui nous soutiennent. Il faut savoir que c'est Stéphane qui assure leur recrutement, et qu'ils s'engagent totalement bénévolement, au moins officiellement. Sachant qu'ils doivent financer leurs études le reste de l'année, on peut comprendre qu'il soit difficile de trouver des volontaires... Un homme m'interpelle, c'est un ancien professeur, les classes de soixante dirigées par un seul adulte, il connaît, et me pose la question de la rémunération des professeurs qui nous accompagnent.

Je prends soudain conscience du paradoxe que nous représentons ici : A nous tous, nous avons dépensé pour venir ici de quoi payer des professeurs pendant des années ! Sommes-nous seulement aussi efficaces que ceux d'ici ? La richesse d'un échange entre deux cultures si différentes suffit-elle à justifier un voyage aussi onéreux ? A les entendre, je ne crois pas qu'ils aient eu la même idée que moi – ils ne manquent pas de nous féliciter pour notre travail, simplement, notre pouvoir d'achat leur est tellement supérieur qu'ils doivent s'imaginer qu'on doit pouvoir assez facilement amener de l'argent à la pelle avec nous. En tout cas, il aurait été hors de question que je me contente d'envoyer un chèque : je ne pense pas que l'assistantat à outrance soit la solution aux problèmes d'un pays qui possède toutes les potentialités pour se développer, en plus de la condescendance que cela entraîne vis-à-vis de l'assisté. En cela, le projet « Bénin » est parfait : c'est réellement une *collaboration* franco-béninoise, qui – j'espère ! – enrichit les deux partis puisque chacun apporte quelque chose qui *n'existe pas* chez l'autre, et qui fait de ce voyage un peu plus que des vacances (subventionnées !) pour riches européens en mal d'exotisme. Encore faut-il se convaincre que nous réalisons vraiment quelque chose



*Réunion parents-profs.*

d'inédit pour les enfants... Pédagogiquement, je doute qu'on soit plus efficaces que les professeurs béninois. Certes, à trois, nous pouvons faire un peu de soutien personnalisé, mais cela demande tellement d'efforts pour les plus faibles qu'on n'aura pas réglé grand-chose en deux semaines. Quand aux meilleurs, il s'en sortiront de toutes façons. Reste la rencontre entre deux mondes, là encore qu'on tireront-ils de plus que l'amusement d'avoir près d'eux des gens si *différents*? J'aurais bien aimé en savoir un peu plus sur la façon dont ils nous perçoivent. Le turbulent de la classe m'a dit un jour : « Vous, de France, vous nous envoyez ce dont vous n'avez plus envie ». Jalousie? Envie? Dédain? Indifférence? Curiosité? Je n'ai pas réussi à savoir. Germain en électronicien talentueux qui se respecte, avait avant le départ proposé d'emmener avec nous un petit ordinateur spécialement conçu pour les usages de base<sup>2</sup> (Internet, traitement de texte, etc.). Cela ne s'est finalement pas fait, mais pour l'année prochaine nous espérons passer à la vitesse supérieure avec pour projet de doter l'école d'une salle informatique. Quoi qu'il en soit, il suffit de voir les rires de tout ces enfants pour être certain que l'argent n'est pas la seule *bonne* chose qu'on peut apporter ici...

A la fin de la réunion, je retrouve en aparté le professeur de tout-à-l'heure, qui me ré explique son propos, j'acquiesce poliment. Il connaît bien la France, puisqu'il a fait ses études dans une école d'agronomie à Toulouse; et comprend donc bien nos difficultés.

---

2. Il s'agit du Raspberry Pi, appelé aussi « l'ordinateur à vingt dollars »

## Jeudi 09 août (Tanguiéta)

Réveil à 7h avec les poules et les portes qui claquent... Bon sang, les profs ne comprennent pas plus les leçons que leurs élèves, cette porte, si on la manipule délicatement, elle ne fait pas de bruit (oui, le matin je suis rarement de bonne humeur)! Ce matin, nous décidons d'orienter la séance sur le thème classique, mais toujours efficace, de l'Univers. Nous décidons de faire un cours de « sciences » jusqu'à la pause. Je trouve deux textes intéressants dans la série d'ouvrages de français pour CM1 dont nous disposons : le premier traite du temps qui passe, tandis ce qu'il est question du Soleil dans le second. Parfait pour introduire notre sujet! Nous les faisons d'abord lire plusieurs fois, puis commençons à poser quelques questions sur les textes. Peu à peu, nous nous éloignons du sujet proprement dit des textes pour les faire réfléchir sur des grandeurs physiques comme la température. L'idée, c'est de les faire réfléchir par eux-même, si nous avions eu plus de temps j'aurais d'ailleurs bien essayé de faire quelques séances de travaux pratiques dans le style « La main à la pâte ». Pour l'instant, nous essayons de les faire réfléchir à ce à quoi peut bien servir le Soleil par un jeu de questions-réponses, ce qui nous amène à parler de température. Nous aurions dû préparer un peu plus la séance, je ne suis pas certain qu'ils aient retenu beaucoup de choses là-dessus... Toujours à propos du Soleil, une anecdote amusante : dans notre texte, il était marqué quelque chose comme « Le Soleil brille depuis 5 milliards d'années, et brillera encore pendant 6 milliards d'années ». Là-dessus, tout contents d'avoir un exercice de maths tout bien posé, nous demandons : « Lorsqu'il cessera de briller, quel âge aura le Soleil? ». Facile? Ben non. Nous passons bien une demi-heure en explications, schémas, re-explications, re-schémas, à essayer de leur faire trouver l'âge du Soleil. Enfin, quelques bonnes réponses *justifiées* finissent par fuser, ouf, on va pouvoir passer à autre chose. Mais je ne suis pas sûr que beaucoup aient compris... Nicolas essaye de leur faire saisir les ordres de grandeurs du système solaire : dans combien de générations le Soleil va-t-il s'éteindre? Petits rires étonnés lorsqu'armé d'une craie, il trace sur toute la longueur du tableau, le chemin Terre-Soleil en partant d'un petit point censé représenter la Terre...

Nous enchainons avec les mathématiques après la pause de dix heures. Ayant remarqué que beaucoup résolvent nos exercices « au pif », nous décidons d'écrire un *âge du capitaine*, afin de forcer nos élèves à *poser* convenablement les problèmes : savoir que  $2 \times 3 = 6$  ne sert pas beaucoup dans la vie, *tel quel*! Leur méthode préférée pour résoudre un exercice est en effet de prendre tous les nombres de l'énoncé, et de les additionner, soustraire, multiplier, selon l'humeur du moment. Par exemple, un élève avait proposé un Soleil âgé de 30 milliards d'années, simplement parce que  $6 \times 5 = 30$ ... Nicolas écrit donc le redoutable problème suivant :

Un bus fait le trajet Cotonou-Tanguiéta, conduit par un chauffeur âgé de trente ans. Il fait trois arrêts intermédiaires, auxquels à chaque fois dix personnes montent et trois descendent. Sachant que quinze personnes sont montées à Cotonou et que tout le monde descend à Tanguiéta :

1. Quel est l'âge du chauffeur
2. De combien de personnes le bus se remplit-il à chaque arrêt?
3. Combien de personnes descendent à Tanguiéta?

Réponse à la première question : « 30 ans, car  $10 \times 3 = 30$  ». Zut. La prochaine fois, il faudra prendre des nombres premiers... Les élèves ont décidé beaucoup de mal à transposer l'énoncé du problème en termes mathématiques. Cela tient probablement en partie du fait qu'ils doivent raisonner dans une langue qui n'est pas leur langue maternelle. Il faut aussi dire que tous les trois, en tant qu'anciens préparationnaires nous sommes plutôt friands d'exercices qui demandent un peu de réflexion. Nous essayons d'augmenter progressivement la difficulté, mais ce n'est pas forcément de cette manière que les élèves ont l'habitude de travailler. Malheureusement, nous n'avons pas pu voir quel type d'exercices ils faisaient au cours de l'année scolaire... Quoi qu'il en soit, en passant dans les rangs plusieurs essayent de construire un raisonnement logique ; chez les autres il faut souvent des explications personnalisées, il s'agit alors de réussir à leur donner assez d'informations pour qu'ils puissent continuer par eux-mêmes, sans pour autant leur faire tout l'exercice (certains n'attendent que ça !). Durant toute la durée du séjour, nous n'avons pas trouvé trente-six méthodes pour leur expliquer : aller chez chaque élève individuellement, puis faire avec lui l'exercice, pas à pas, à renfort de schémas, analogies, crayons, re-schémas,... Le taux de réussite est plutôt faible, mais quelle satisfaction quand ça marche, passée la question-test de vérification, où l'on repose le même problème avec des nombres différents pour voir si c'est compris !

Les élèves eux-mêmes sont plus ou moins réceptifs : il y a ceux qui veulent juste qu'on leur paraphe leur cahier (l'important, c'est de montrer à son camarade qu'on a plus de « Bien ! » que lui...) et qui nous sautent dessus dès qu'on veut s'occuper de quelqu'un personnellement ; ceux qui comprennent vite et ont du répondant ; ceux qui ne disent rien et hochent la tête jusqu'à ce qu'on leur reformule autrement le problème pour voir, ce qui entraîne en général un renfrogné « Msieu, il faut m'expliquer ! » ; ceux qui ne comprennent pas du tout... On a alors beau tourner les explications dans tous les sens, quand ça ne veut pas... Surtout qu'on est vite débordés, et ceux qui ont terminés leurs exercices ne veulent en général pas l'expliquer à leur camarade. Cette attitude pose d'ailleurs quelques problèmes lors de la correction des tables de multiplications. Nous marquons la note directement sur leur cahier, et ceux qui ont de bonnes notes ne manquent pas de se moquer de ceux qui en ont de moins bonnes. Heureusement, cela crée plus d'émulation que de jalousie.



*Les élèves et les beaux cerf-volants en cours de fabrication. Derrière, les (non moins beaux) profs.*

L'après-midi, les bambous de Nicolas vont servir : nous commençons un atelier cerf-volants. Cette fois, ils sont sacrément plus dégourdis que le matin ! Lorsqu'on leur demande de faire tenir les deux bras en croix avec de la ficelle, ils font cela mieux qu'on aurait nous-même pu le faire ! Nous les avons mis par groupe de cinq élèves, et ils décident spontanément de mutualiser leurs efforts, pendant que l'un tient les ciseaux, un autre tient le fil et les trois autres le cadre. Ma grande crainte du moment, c'est qu'une tige de bambou arrive pile dans l'oeil de quelqu'un, heureusement tout se passe bien, et les petits passent vite à la décoration de leurs engins à grand renforts de papier-crépon et de brins de laine. Finalement, leurs cerf-volants sont très réussis, nous sortons prendre une photo de tout le groupe.

Le soir, nous sommes raccompagnés par un cortège d'élèves, parmi eux des élèves d'Eline et Thomas, les moulins à vent qu'ils ont fait dans l'après-midi à la main, qu'ils tentent de faire tourner en virevoltant autour de nous, ou plus simplement, en soufflant dessus à s'en arracher les poumons.

**Vendredi 10 août (Tanguiéta)**

La matinée s'écoule comme les précédentes, avec son lot de répétitions et quelques nouveautés. L'après-midi est réservée pour un concert de djembé, mené par des amis de Stéphane avec entrain. Le rythme africain n'est pas légendaire ! A ce jeu, les enfants sont infatigables – ils ne veulent d'ailleurs pas me lâcher, à croire qu'ils ont lancé un concours sur qui dansera le plus avec moi... Regards en coin des mères de famille postées en retrait. Nos petits spectateurs se sont répartis en demi-cercle autour des musiciens, et nous entraînent tantôt parmi eux, tantôt au-devant. Il y a toutefois quelques récalcitrants qui ont préféré aller s'allonger à l'ombre un peu plus loin.

A la fin du spectacle, nous faisons un arrêt-ravitaillement en prévision du safari du lendemain. Il y a en effet un parc naturel non loin de Tanguièta, ce serait bête de ne pas en profiter, d'autant que demain, c'est samedi, pas cours. Nous décidons d'investir dans des boîtes de thon, du corned-beef, des biscuits et des fruits, et organisons donc une expédition à la supérette de Tanguièta.

Le soir, on nous sert le seul repas que je n'aurai vraiment pas aimé, des flageolets (ou assimilés) en sauce, accompagnés du parmesan local qui n'a rien à envier à du gravier à béton – plus tard à Cotonou, un Béninois ayant voyagé en France nous avouera d'ailleurs que le fromage fait partie des choses qu'il aura bien regretté de notre pays ! De manière générale, j'aurais plutôt bien mangé au Bénin, si la cuisine n'est pas très variée (cela tourne principalement autour des permutations d'un trio viande/poisson-sauce-pâtes/riz/pâte, parfois avec un oeuf dur) elle n'est pas mauvaise, bien au contraire. En particulier, on trouve ici des sauces aux légumes, souvent à base de tomate, un poil relevées, juste ce qu'il faut... En particulier le dernier jour, à Cotonou, j'aurai droit à un poisson frit fort sympathique ! De plus, ce régime m'a permis de garder un transit intestinal à peu près constant, ce qui n'était pas garanti *a priori*. On a d'ailleurs établi une échelle empirique évaluant la viscosité du repas après traitement complet par l'organisme, allant de 0 (liquide type « eau ») à 10 (béton armé) ; l'un des rituels du soir consistant alors à disserter sur les tendances de chacun. Sortez-nous de l'ordinaire qu'aussitôt nous revenons aux fondamentaux... A nous tous, nous avons tout de même couvert toute l'échelle au cours du séjour ! Confiant dans la solidité de mon estomac, j'ai donc fini mon assiette à chaque repas, modulo les restes (os, cartilage, etc.) de viande qui variaient entre peu et quasiment tout le morceau selon les jours. S'il y a des problèmes alimentaires au Bénin, je n'ai pas pu les constater, si ce n'est que certains petits avaient un estomac gonflé trahissant une sous-alimentation. Nos CM2 n'avaient pas l'air d'avoir de soucis de ce côté-là en tout cas. Et puis, comment savoir ? La journée, nous étions en classe, le soir, chez nous. Entre les deux, nous croisions des gens qui vaquaient tranquillement à leurs occupations... Dehors : des champs, certes d'aspects très éloignés des standards imposés par la rationalisation occidentale des cultures, mais soigneusement entretenus (à la main !). Suffisamment pour nourrir tout le monde ? Toujours est-il que d'après les études qui ont été menées sur place, les disponibilités alimentaires sont supérieures aux besoins de la population.



*Le spectacle de l'après-midi.*



*Quelques-uns de nos CM2 à la pause de midi, très inspirés devant leur assiette.*

Les carences éventuelles proviennent surtout d'une répartition inégale de ces ressources, ou d'un manque de diversité dans l'alimentation...

Une seule fois, un petit, inconnu au bataillon, nous a abordé. Tout-à-coup, il me prend la main, et ne veut plus la lâcher, et me dit « je veux manger ». Vraie faim ou envie d'une friandise ? Allez savoir... Toujours est-il qu'il nous a accompagné sagement pendant au moins une demi-heure. Finalement, nous lui ordonnons un peu sèchement de retourner chez lui, il obéit, penaud, les mains (le ventre ?) vides. Situation embarrassante... Nous avons décidé de ne rien donner *gratuitement*, pour deux raisons principalement :

1. Nous ne sommes pas là pour ça, et de toutes façons ça n'aurait pas servi à grand-chose, à part à attirer tous les environs vers un opportun stand de nourriture ambulante. Ceux ayant décidé de rester au Bénin quelques jours de plus que moi, afin de visiter les curiosités du sud du pays, ont bien constaté à quel point la générosité des visiteurs est vite exploitée : les enfants leur quémandaient systématiquement des cadeaux, à manger, voire carrément de l'argent.
2. Ce n'est pas en favorisant l'assistanat qu'on contribuera au développement du pays.

En tout cas, le petit n'insistera pas plus...

Le soir, le ciel est voilé, dommage. On est bien loin ici du ciel si triste de métropole, où les réverbères ont depuis longtemps remplacé les étoiles la nuit. C'est un ciel pur qui s'offre à nous toutes les nuits... On se contentera donc des talents de Pierre à faire revivre Brassens, guitare sous le bras. *Les copains d'abord.*

## **Samedi 11 août (Parc de la Pendjari)**

Aujourd'hui, repos, nous avons décidé d'en profiter pour faire un peu de tourisme, en l'occurrence un safari à dos de 4x4 dans la réserve de la Pendjari (du nom de la rivière qui traverse le parc), située non loin de Tanguieta, au nord à la frontière avec le Burkina-Faso. Claire, Clémentine et Manon ne viendront cependant pas avec, ayant déjà goûté aux joies du safari lors de leurs précédents voyages. Ce parc naturel est l'un des plus anciens en Afrique, il fut créé en 1961, et abrite une nature encore épargnée par les activités humaines. L'Afrique du matin du monde... Le départ est prévu à 5h du matin, réveil difficile, en auriez-vous douté? Les trois 4x4 qui nous transporteront tout au long de la journée viennent nous chercher à domicile. Thomas fait malheureusement les frais du repas de la veille, et ce n'est pas le corned-beef de midi qui arrangera les choses... Nous progressons sur des pistes défoncées, d'abord dans le noir, puis à la lueur de l'aube naissante. Impossible de s'assoupir cependant dans une telle lessiveuse – en revanche, les pistes du parc étaient en parfait état! Heureusement, nous finissons par arriver en un seul morceau à l'entrée du parc, où l'on s'acquitte des droits d'entrée (10 000 FCFA par personne).

Commence alors la visite proprement dite, d'abord à l'intérieur du véhicule dans lequel notre guide nous explique les difficultés qu'il a, avec ses collègues, pour surveiller un si grand territoire avec si peu de moyens (hors de question de ne serait-ce qu'envisager d'utiliser un hélicoptère...) : ils se livrent ainsi continuellement au jeu du chat et de la souris avec les braconniers qui sévissent dans le parc. Nous fermons la marche et nous laissons distancer, lorsque tout-à-coup nous tombons presque nez-à-nez avec une lionne – non, un lion! En Afrique de l'ouest, ceux-ci n'ont pas de crinière. Ce dernier ne semble pas dérangé par notre présence, il se dirige tranquillement vers un cours d'eau tout proche de la piste et s'allonge pour boire un coup, puis se relève, et disparaît dans les hautes herbes. Nicolas et son réflex sont aux anges, évidemment... Nous décidons ensuite de poursuivre la route sur le toit, cheveux aux vent, poussière à la bouche, fiers explorateurs motorisés du dimanche. C'est tous les protagonistes du Roi Lion qui défilent sous nos yeux, au détour d'un fourré, d'une clairière, d'un mouvement d'herbe pas naturel. Le repérage devient vite le petit jeu de la journée, notre conducteur n'a pas ses yeux dans sa poche et nous donne à voir des éléphants qui broutent nonchalamment leurs centaines de kilos de fourrage, plusieurs espèces d'antilopes, des singes... Nicolas n'est pas en reste, il parvient à identifier un lion ou assimilé à 200m. En bon myope, je me déclare hors-compétition. Le paysage invite au voyage... dans le temps : des collines, recouvertes d'une épaisse couche de hautes herbes dans lesquelles surnagent des arbres épars, surplombent la



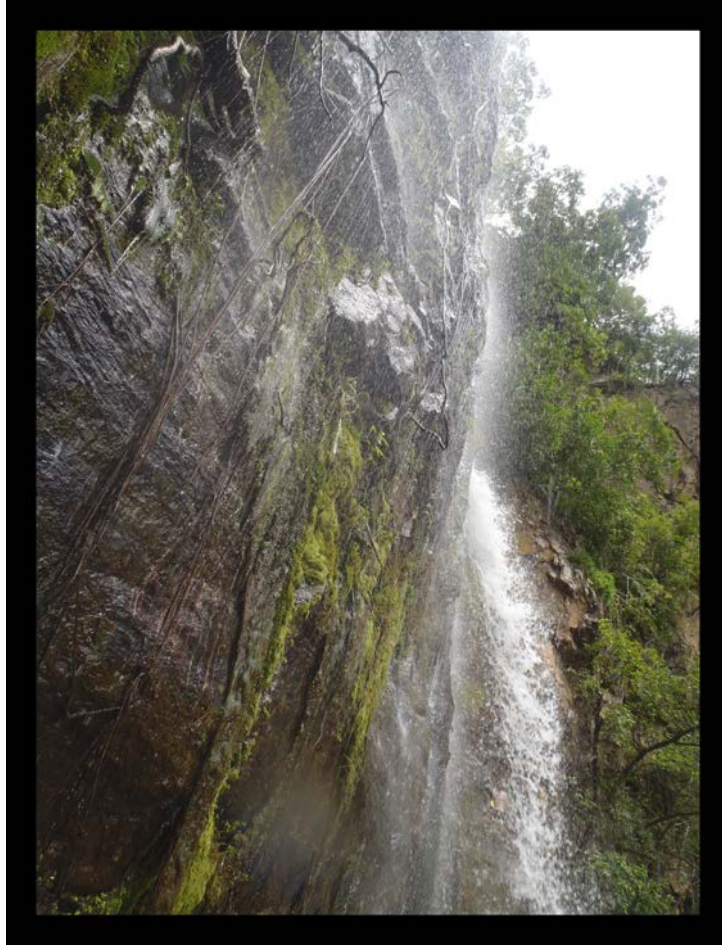
*Quelques beaux exemplaires de la faune ouest-africaine.*

plaine qui s'étend à l'infini. Cela ne me surprendrait pas de voir émerger un australopithèque devant nous...

Nous faisons régulièrement des pauses, histoire de se dégourdir les jambes – paradoxes de l'exploration moderne – et de permuter nos places sur le toit. Nous y tenons à quatre : Charlotte, Lucie, Nicolas et moi ; un peu plus tard dans la journée, on réussira à s'y entasser à sept avec en plus Germain, Loïc et Lucie (n°2)! Bienvenue préfère lui rester tranquillement à l'intérieur. La pause de midi est l'occasion de constater l'efficacité de la combinaison d'un chemin poussiéreux et du sillage turbulent d'un 4×4 lancé à vive allure sur le teint du visage : Loïc a adopté le teint ocre du pays, il ne dépareillerait pas aux côtés d'un commando de l'armée de terre en opération.

Sur ces entrefaites, nous décidons d'entamer ce fameux corneed-beef, qui n'est en fait pas vraiment fameux. Le thon associé au pain acheté la veille est plus digeste. Depuis l'abri à pique-nique, nous pouvons observer des crocodiles – observer est un grand mot, puisque ces derniers daignent pointer le bout de leur nez à peu près cinq secondes toutes les dix minutes. Mais c'est suffisant pour nous dissuader d'aller prendre un bain, ce sera pour plus tard.

Au retour, nous décidons de passer par une cascade qui semble-t-il vaut le détour, en effet passé les boutiques pour touristes et allégés des droits d'entrée, nous remontons un joli cours d'eau qui s'écoule par paliers sur de larges rochers bien lisses. On abandonne bientôt nos chaussures pour progresser pieds nus dans l'eau. Tout à coup, nous sortons de la forêt, le paysage s'élargit, nous voilà sur les berges d'un lac aux eaux aussi vertes que la forêt alentours, entouré par de hautes falaises d'où se jettent une large cascade. Ni une ni deux, nous voilà dans l'eau, et bientôt sur la rive d'en face, sous la cascade. Ici aussi, la visibilité est plutôt limitée sous la surface de l'eau. Un petit du coin décide d'escalader la paroi, et se jette soudain dans l'eau, avant de proposer à



*Cascades de Tanougou*

Loïc de le suivre. Évidemment, il ne se fait pas prier, l'enfant tout content en profite pour tenter de lui faire croire qu'il faut payer, sans grand succès... Puis suivent les autres, par la magie de l'effet de groupe. Il y a bien cinq mètres de chute, ce qui offre à Stéphane quelques belles prises de vue, armé du réflex de Nicolas et bien au sec sur la rive d'en face.

Au retour, nous ne pouvons évidemment pas ne pas nous arrêter dans les boutiques qui bordent opportunément le chemin. Amélie, en quête de souvenirs originaux, forcément, est aux anges, il y a là de quoi remplir trois valises de souvenirs ! Et c'est reparti pour les opérations de marchandage... Après cette séance objets-souvenirs-pour-touristes-qu'on-paye-à-tous-les-coups-trop-cher, il est l'heure de rentrer. Je me fais accoster par un petit groupe de touristes Noirs, j'ai visiblement l'air de les intéresser puisqu'ils décident de me prendre en photo. Pris au jeu, je me proclame célèbre acteur de cinéma, curieusement ça marche, ils me demandent dans quels films j'ai tourné, en précisant qu'ici les films d'action ont la cote. Du coup, je n'ose pas tenter James

Bond, et ne trouve... rien de crédible à leur dire. Je serai donc « acteur dans des films d'auteur français ». Passé mon heure de gloire, retour aux joies de la lessiveuse à roues, pas plus moyen de se reposer qu'à l'aller. Nous nous contentons donc de somnoler, cheveux au vent, et de saluer les gamins postés sur le bord de la piste.

Il est prévu qu'on aille manger le soir à l'hôtel des Baobabs où logent Claire et ses filles. Arrivés là-bas, table avec nappe, assiettes en porcelaine, verres, trois couverts... Je me surprends à trouver ça étrange, pourtant je ne suis pas ici depuis bien longtemps ! Vient ensuite un fabuleux steak-frites-sauces, dire que j'en avais commandé un peu plus tôt sur le ton de la plaisanterie, et le voilà qui vient à moi. Tout cela nous coûtera trois fois plus cher que le repas habituel, mais que cela fait du bien... Il était d'abord prévu qu'on aille ensuite dans la boîte locale pour fêter l'anniversaire de Stéphane (c'est le lendemain), mais finalement seuls Eline, Pauline et Pierre se sentent d'attaque. J'espère que qu'il ne nous en voudra pas trop...

### **Dimanche 12 août (Tanguièta)**

Mal dormi. Trop de passage, de pluie, de chants lointains (la fièvre du samedi soir...), de muezzin, de coqs. Petite douche pour me réveiller, puis je vais faire un petit tour matinal avec Lucie et Nicolas (il n'est pas encore 9h, je m'étonnerai toujours ; un dimanche matin !). Dans les champs, certains sont au travail. Depuis les cours d'habitation, on nous salue joyeusement. Chèvres et ânes nous regardent passer, ils sont tous en modèle réduit par rapport aux espèces qu'on peut croiser chez nous... Nicolas nous quitte pour faire son footing matinal (sa cheville va visiblement bien mieux), nous rentrons par le marché pour chercher le petit-déjeuner.

Un peu plus tard, Germain, Loïc, Lucie et Nicolas décident d'aller explorer les collines avoisinantes (tout de même bordées par quelques falaises, il faudrait penser à ramener du matériel d'escalade la prochaine fois !), moi je préfère finir tranquillement ma nuit.

Nous partons un peu plus tard en quête d'un restaurant, nous finissons à la même adresse qu'au premier jour, nous allons devenir des habitués ! Par hasard, le groupe des courageux, de retour de leur promenade... qui n'en était en fait pas vraiment une, puisque Germain en est allé jusqu'à presque tomber dans les pommes – il faut dire que le groupe n'a pas beaucoup mangé avant – passe à-côté du restaurant. Il a visiblement failli y avoir un peu de casse : l'escalade, c'est censé se faire avec l'équipement ad hoc... Et dire que c'est



*Tanguièta, d'en haut.*



*Les héros, et les faibles...*

moi qui aurait eu les emmerdes administratives ! Au passage, ils ont récupéré Stéphane, nous mangeons donc ensemble, après avoir laissé les derniers Cocas frais (soixante-quinze centimes d'euro pièce la bouteille de 75cl !) aux plus méritants de la matinée.

Après-midi : glande, lessive, visite chez Claire et ses filles. Nous entamons la soirée en admirant la lente descente du soleil vers l'horizon. Dommage que ce dernier soit barré par une bande de végétation. Nous partons ensuite à la recherche d'un bon restaurant au centre-ville, malheureusement le premier qu'on trouve est un peu cher (à trois euros le repas sans les boissons, n'abusons pas tout de même !), si bien qu'on retourne à l'adresse du midi. Lucie et Nicolas nous rejoignent un peu en retard, Nicolas a réussi à se perdre en chemin, pour un pratiquant assidu de course d'orientation, chapeau ! Audrey et Lucie décident de dormir à l'hôtel afin de profiter d'une vraie nuit de sommeil, de prendre une douche, de disposer de vraies toilettes, d'électricité et d'eau courante... Le grand luxe !

Nous retournons ensuite dans notre plus modeste demeure. Le ciel est magnifique, d'une limpidité qu'on ne retrouve chez nous qu'isolé en montagne ou en pleine campagne. Je pique les jumelles de Loïc pour y voir plus clair : La voie Lactée, la tache diffuse d'Andromède sont parfaitement visibles, c'est autre chose que le ciel parisien...

### **Lundi 13 août (Tanguiéta)**

Réveil à 5h par notre stupide coq amateur de chant lyrique. Ce matin, nous laissons à Bienvenue le soin de faire un petit cours d'histoire aux petits. Il mêle légendes locales et faits historiques pour décrire le Bénin pré-colonial. Le Dahomey, qui sera le Bénin colonial, est en fait une déformation de *Dan-homey*, « dans le ventre du serpent », l'endroit où fut créé le royaume après la mort dudit serpent. Ce territoire était parsemé de petites royautes dirigés par des rois aux « pouvoirs extraordinaires », qui combattirent vaillamment l'envahisseur blanc au XIX<sup>e</sup> siècle.

Sa manière d'enseigner n'est pas très différente de ce qu'on peut voir chez nous : un cours oral ponctué de quelques questions, puis une synthèse écrite au tableau, que les élèves recopient plus ou moins rapidement et silencieusement. Nous n'irons malheureusement pas plus loin puisqu'on est soudain amenés à jouer les policiers : truc et bidule ont tapé untel car untel a fait ci ou ça à truc qui accompagnait bidule, le tout étant rapporté par chose qui était plus ou moins témoin des événements. Évidemment, Vianney est dans le coup, dans le rôle de la victime présumée cette fois... Vianney, c'était un peu notre enfant terrible, heureusement pour lui, il est plutôt bon scolairement – mais nous apprendrons un peu plus tard qu'il allait en fait entrer en cinquième à la rentrée. Une fois le petit jeu de Cluedo terminé, nous envoyons tout les protagonistes de l'affaire genoux à terre, vue sur le mur ; et revenons suivre Bienvenue qui a poursuivi son cours entre-temps. Stéphane me dira plus tard qu'une des raisons possibles des relations harmonieuses entre les différentes communautés du Bénin est qu'ici dès que deux enfants se battent, on envoie les deux au coin, qu'importe lequel des deux a commencé. C'est peut-être aussi la raison pour laquelle ils prennent un malin plaisir à dénoncer leurs petits camarades à tout bout de champ...

A la pause de midi, je me fais recruter dans l'atelier de découpe de masques en carton pour l'après-midi des CM1, et ceci fait, sans transition me voilà en train d'enrouler les fils de nylon destinés à retenir les beaux cerfs-volants commencés jeudi dernier : nous avons préféré faire cela nous même pour des



### *Les masques*

raisons évidentes d'ordre public... Chaque groupe reçoit a nouveau son cerf-volant, avec pour mission d'achever la voilure ainsi que la décoration. Hormis les querelles habituelles, cela se passe plutôt bien, chaque cerf-volant se distingue des autres. Germain a ramené du papier journal pour la voilure, j'espère donc que les Dernières Nouvelles d'Alsace seront bientôt des paroles en l'air. Vers 16h30, nous en avons fini avec les décorations, en fait les cerfs-volants sont tellement décorés que nous commençons à avoir de sérieux doutes quand à leurs performances aérodynamiques... On se réserve les vols d'essai pour plus tard.

Passage au stand de beignets sur le chemin du retour, puis retour à la maison. J'essaye de bricoler une fusée à eau avec les moyens limités du bord, je finis par y arriver mais non sans quelques efforts. C'était une activité que j'avais envisagée, mais il aurait fallu l'étaler sur plusieurs séances, et le temps nous manque. Nous (je ?) décidons d'enfermer le coq pour la nuit, ça tombe bien, je commençais à en avoir assez de me faire réveiller bien avant l'horaire syndical.

### **Mardi 14 août (Tanguietà)**

Je suis réveillé vers 04h du matin par le coq. Visiblement, ce dernier n'a pas trop souffert de son enfermement de la veille, la noyade dans les toilettes

aurait été une solution plus efficace... Quoique, cela aurait aussi été l'occasion de tester le coq au vin béninois. Le coq, ou comment faire passer sa mauvaise humeur matinale.

En classe, Bienvenue poursuit son cours d'histoire, je suis un peu déçu, il saute directement à la période post-coloniale. Besoin d'oublier? Sujet sensible? Nous n'osons pas trop aborder le sujet avec les béninois, le voyage en bus nous ayant déjà donné un premier aperçu du malaise vis-à-vis de cette question. Au beau milieu de la leçon, nous sommes pris dans une belle tempête tropicale. Le ciel tourmenté s'obscurcit rapidement, le vent se lève, et tout à coup nous sommes submergés par les torrents déversés par les nuages. Le bruit assourdissant de la pluie sur le toit en tôle en rajoute encore à cette soudaine atmosphère de fin du monde. Ambiance... On sent les enfants pas rassurés (tiens, les voilà pour une fois très calmes!), d'autant qu'un de leurs camarades, malade, digère sa ration de paracétamol allongé sous une couverture de survie sur un banc dans un coin de la salle (plus tard, l'un me dira à propos de la couverture : « c'est comme du chocolat! »). Heureusement, il y a encore de l'électricité, les élèves peuvent donc recopier le cours à la lueur blafarde des deux néons qui éclairent la salle. Dans d'autres classes, non éclairées, c'était plus compliqué, forcément.

Après la pause (humide...), nous décidons de faire un peu de géographie, à l'aide de polys récupérés chez les CM1. Il s'agit de placer les noms de pays africains sur une carte, en s'aidant d'une grille de mots croisés. J'essaye de tout remplir sans m'aider de la grille, mais c'est dur. Je me rends compte que les pays que j'arrive à placer sont surtout ceux qui ont fait la une des journaux plus ou moins récemment, et pas en bien. Il serait bien de montrer un peu plus que l'Afrique n'est pas que synonyme de guerre ou de famine. Bref, je triche un peu... Nicolas en profite pour déployer sa carte IGN du Bénin, mais malheureusement le vent prend un malin plaisir à la décoller du tableau toutes les trois secondes. Faute de temps, nous n'aurons pas l'occasion de développer les activités de géographie. J'aurais bien aimé faire une petite course d'orientation avec les enfants dans l'école, dont on aurait au préalable réalisé une carte. J'avais d'ailleurs emmené une boussole, et Germain avait même proposé de l'utiliser pour leur faire un cours d'introduction aux phénomènes magnétiques<sup>3</sup>! Je pense que c'était un peu ambitieux, même si cela aurait sans doute impressionné nos élèves pour peu que l'expérimentateur présente la chose d'une façon un peu intrigante, je ne sais pas s'ils auraient pu en tirer quelque chose de concret.

Nous laissons ensuite la géographie pour un peu de poésie, en compagnie de Boris Vian. Les enfants ont l'air d'aimer, et copient les vers écrits au tableau dans un silence relatif.

Ils cassent le monde

---

3. électronicien inside

En petits morceaux  
 Ils cassent le monde  
 A coups de marteau  
 Mais ça m'est bien égal  
 Ça m'est bien égal  
 Il en reste assez pour moi  
 Il en reste assez  
 Il suffit que j'aime  
 Une plume bleue  
 Un chemin de sable  
 Un oiseau peureux  
 Il suffit que j'aime  
 Un brin d'herbe mince  
 Une goutte de rosée  
 Un grillon de bois  
 Ils peuvent casser le monde  
 En petits morceaux  
 Il en reste assez pour moi  
 Il en reste assez  
 J'aurai toujours un peu d'air  
 Un petit filet de vie  
 Dans l'oeil un peu de lumière  
 Et le vent dans les orties

Tous veulent ensuite réciter la poésie, qui finit même par être audible à mesure que dehors la pluie se calme. Bienvenue, qui est aussi membre d'une troupe de théâtre à ses heures se prend au jeu, et nous livre une version très convaincante de ces quelques vers, applaudi par les élèves. Sourires sur tous les visages, cette fois nous n'avons pas (trop) l'impression de jouer aux gendarmes pendant la pause-savon de midi. Nous n'avons pas non plus besoin d'envoyer des élèves chercher de l'eau, la pluie s'est chargée de remplir les deux bassines. Heureusement, car chercher de l'eau est une tâche plutôt pénible : il faut d'abord aller à la pompe, à pied, seau(x) à la main, puis activer la source. Les enfants n'étant pas très lourds, ils sont obligés de sauter sur le piston planté verticalement dans le sol qui communique à l'eau la pression nécessaire. Une fois les seaux pleins (compter au moins cinq kilos l'unité), les filles les mettent sur leur tête tandis que les garçons les saisissent à bout de bras. Heureusement, il n'y a qu'une centaine de mètres entre la pompe et notre classe. Un soir, on accompagnera un petit chercher de l'eau pour notre salle de bain, ce dernier insistera pour porter tout seul la brouette remplie de trois bidons de dix litres ! On ne se sentait pas très à l'aise, deux grands blancs derrière un petit noir poussant autant que son poids... Il voulait probablement avoir une bonne raison pour nous demander quelques bouteilles d'eau (vides) une fois sa tâche accomplie, qui sont autant de récipients bien pratiques ici bien que peu répandus : les locaux ne boivent pas d'eau en bouteille mais celle des puits, que leurs estomacs un peu plus solides que les nôtres arrivent à supporter.



*Deux des dessins de l'après-midi.*



*Scène de classe chez les CI. Il y en a quelques-uns qui n'ont pas l'air de suivre, monsieur le professeur !*

L'après-midi, on décide de faire écrire un peu nos élèves. L'idée, c'est qu'ils rédigent une lettre à un petit français, dans laquelle ils se présentent, expliquent ce qu'ils voudront faire lorsqu'ils seront plus grands, et posent quelques questions au destinataire. Nous transmettrons ensuite ces lettres à l'école de Cachan qui nous a gentiment fourni de bonnes quantités de livres et autres fournitures diverses avant notre départ. Ils finissent, bon gré mal gré, à tous se mettre au travail, la personnalité de nos petits ressort très nettement des copies : il y a Clarisse, appliquée et soignée, Vianney, plus impulsif, Mohammed un peu brouillon... Ceux qui ont fini ont le droit de dessiner. Passé les quelques épisodes anarchiques lors de la distribution des crayons de couleurs, tout le monde peut y aller de sa plus belle main. Nous récupérons aussi les dessins, nous les joindrons aux lettres.

Pour le soir, il avait été convenu qu'on fasse un match de foot avec les béninois. C'est un massacre en règle, si nous résistons vaillamment jusqu'au premier but, c'est ensuite rapidement l'hécatombe. On appelle au secours des petits béninois dans notre équipe... Germain, ne se sentant pas bien, nous quitte dès le début du match, il en sera quitte pour une bonne tourista (il faut dire que depuis le début il n'arrête pas de manger !). De retour à la maison, nous prenons des nouvelles, ça ne va pas vraiment mieux, malgré les médicaments. Il passera la nuit à l'hôtel, afin de prendre un peu de repos. Les autres vont toujours bien, sauf Thomas qui sort lui-aussi de quelques tourments gastriques. Le repas du soir, à base de légumes, n'est du coup pas très engageant... Heureusement, on s'est goinfrés des bons beignets qu'on trouve

ALI  
Hassane  
CHE

Tanguieta, 15 Août 2012

Bonjour cher français

Je t'écris cette lettre pour me présenter et demander comment vas-tu. Je suis un élève de centième de Tanguieta, je m'appelle ALI Hassane. Lorsque je serai grand je prie dieu d'être un monsieur de français, de math, d'histoire, de géo, d'anglais, d'SVT de physique. Et toi, comment tu t'appelles, de quelle pays vient-tu, comment s'appelle le nom de tes parents, quelles sortes d'animaux y'a-t'il dans votre maison, lorsque tu seras grand quel métier veux-tu faire, quelle école y'a-t'il dans votre pays, et quelle école fait-tu.

Rédaction.

sur le chemin du retour. Ces derniers sont cuits au bois, devant nous, dans une huile qui doit aussi servir à lubrifier des motos, mais qu'importe, les beignets sont vraiment très, très bons ! Germain nous ayant quitté ce soir, c'est Audrey qui prend sa place et son matelas.

### Mercredi 15 août (Tanguieta)

Réveil à 05h par notre coq, *as usual*. Audrey apprécie la sonorité très travaillée de la pièce... Nous avalons notre pain au petit déjeuner, et commençons les cours sans Germain, il préfère se reposer pour laisser à son estomac le temps de reprendre quelques couleurs. On commence par des maths et les habituelles tables de multiplications. Ensuite, pleins d'enthousiasme, on tente un exercice utilisant une vraie règle de trois : « 3 beignets coûtent 51 francs, combien coûtent 6 beignets ? » Évidemment, la réponse qui fuse nous donne un lot de six beignets pour la modique somme de  $51 \times 6$  francs... Bref, c'est un succès très relatif, rares sont ceux qui on saisi le truc, on ressayera le lendemain.

SUERY  
Altride

Tanguieta le 14 Août 1912

Nom: SUERY  
Prénoms: Altride

Cher amie Marcelle  
je t'écris cette lettre pour te dire ce que  
je vais devenir si j'ai grandi. Si j'ai grandi  
je voudrais t'être un conducteur de train.

Et toi aimerais tu être aussi un conducteur de  
train?

Quand tu vas grandir que aimerais tu devenir?  
Moi j'ai choisie un conducteur de train parceque  
si tu est un conducteur de train tu gagnes  
beaucoup de milliard et de millions

À Bientôt cher amie Marcelle porte  
toi bien ~~à~~ à Parakou

M. Altride

Rédaction, encore.

msabba  
Pascal  
CM2/1C

TANGUIËTA le 15 Août 2019

Bonjour cher ami et cher professeur

je t'écrit cette lettre pour te dire ce que je voudrais faire  
grand je serai grand -  
quand je serai grand, je vais être instituteur ou je fais des  
des machines, les motos, les vélos et des avions - ou encore  
Professeur de 2<sup>nd</sup> année - Géographie je suis à Tanguiéta, je suis  
un élève en classe de CM2 modifié C -  
je te pose la questions, tel quel notes suivantes tu fais  
quand tu sera grand ?  
ouo voudrais tu acheter plus tard ?  
et encore je te pose la questions où es-tu, et tu te prépares  
à où ?  
quand tu sera grand tu serais professeur de quel cours ?

ARINTE signature

*Rédaction, toujours.*

A la pause, Germain nous rejoint, déjà vainqueur contre son estomac, tandis ce que je m'expatrie pour un temps au CM1, pour remplacer au pied levé René, un étudiant béninois qui est venu au CM2 nous donner un coup de main, et qui délaisse ainsi ses CM1. Ils corrigeront les dictées, et enchaîneront par une séance de dessins. Pendant ce temps chez les CM1 avec Audrey et Lucie, séance de géographie, ils sont en train de remplir le poly qu'on a utilisé quelques jours plus tôt. Certains ont un peu de mal, j'ai pu voir des pays censés être en Afrique coloriés en France ou à-côté... Je propose de refaire le « cours » sur le Soleil ici, puisque ça avait plutôt bien marché au CM2, je vais donc chercher les manuels et nous commençons la lecture. Jusqu'ici, ils ont l'air de suivre à peu près, mais lorsque j'essaye de passer à la séance de questions-réponses, à peu près toute la classe s'en fout ou ne comprend pas. Heureusement, il est presque midi. J'étais curieux d'aller voir comment se passaient les cours dans les autres classes, je constate que les CM1 ne sont pas vraiment plus sages que nos CM2 ! Ils savent à peu près tous lire ici, sauf quelques-uns pour qui il faudra donner des cours particuliers...

A midi, on nous sert de la semoule accompagnée d'une bonne sauce, j'en reçois, bonne idée en prévision des activités de l'après-midi. Nous décidons en effet, Loïc, Nicolas et moi, d'aller nous promener sur les hauteurs derrière Tanguiéta, afin d'essayer d'apercevoir la cascade d'en haut. En chemin, alors

ADAMOU  
Nassiroune

Mardi, le 14 Août 2012  
Yanketa, le 14 Août 2012

ADAMOU  
Nassiroune  
CM2/B

Bonyou Drouami

J'ai vite à Yanketa dans la quinzième  
pour tu fais M. Am. de proque et c'est  
premier publique de Clap B. CM2

Bonyou Drouami  
J'écrits cette petite lettre pour te parler  
des travaux que je vais faire de  
lecture, français, l'orthographe écrite,  
l'orthographe, ES, EST.

et tu sais, <sup>tu</sup> écris aime tu dire  
aime tu la matre? la conjugaison  
ES, EST, la grammaire

ABIERTO

Nassiroune

Rédaction, enfin.

que nous cherchons un passage pour grimper entre les falaises, nous croisons deux jeunes filles, la quinzaine, élèves en CM1, qui se proposent de nous guider. Les deux partent devant nous avec un rythme d'enfer, le tout en tongs – de temps en temps pieds nus (lorsque ça ne va pas assez vite en tongs?). Nous nous élevons rapidement au-dessus de la vallée qui se perd au loin dans la brume, en suivant un sentier tortueux et caillouteux qui longe une pente raide parsemée d'arbustes et d'herbes hautes, avant de déboucher sur un plateau, une centaine de mètres plus haut. Nous poursuivons notre chemin, en tenant toujours une moyenne impressionnante, et nos deux guides nous proposent de nous emmener dans leurs villages. Le plateau est cultivé de façon ancestrale, relié au vingtième siècle uniquement par les quelques fils électriques qui déchirent çà et là le ciel. Nous croisons un homme et son fils, assis sous un baobab de bonne taille, alors que nous sommes suivis au loin par une nuée de petits enfants, qui n'ont pas dû voir passer souvent des gens d'un teint aussi clair. A la fois curiosités du coin, et à la recherche de la curiosité du coin, nous voilà dans une situation originale. Le baobab tient lieu de place du village, les chemins s'y séparent pour rejoindre les différentes habitations réparties de façon plus ou moins aléatoire parmi les champs. La conception des maisons est pour le moins sommaire : alors qu'à Tanguièta plusieurs bâtiments sont construits en dur, ici les murs sont faits en torchis, tandis que les toits sont garnis de la chaume locale. De véritables petits châteaux-forts ont néanmoins poussé de-ci de-là : une sorte de basse-cour en terre battue est encadrée par plusieurs tourelles cylindriques d'environ deux mètres de haut, et autant de murs. Il faut dire qu'il ne faut ici pas grand-chose pour ne pas souffrir du froid. Après un premier village, nous arrivons dans une seconde localité, visiblement celle des jeunes filles. Là encore, nous sommes l'attraction. Photos, sourires, filles qui pouffent en nous voyant...

Nous sommes le 15 août, jour de fête, certains se sont habillés en conséquence, en particulier un petit garçon semble très fier de son pantalon, de sa chemise et de ses chaussures en cuir ! Mault saluts enjoués plus tard, nous décidons de faire demi-tour, histoire de la trouver, cette fameuse cascade. Les filles décident de nous accompagner à nouveau. Renseignements pris, il s'avèrent qu'elles logent en fait à Tanguièta, mais ça ne m'aurait pas étonné qu'elles fassent le trajet (un demi-heure de très bon pas) tout les matins pour aller à l'école, vu la vitesse à laquelle elles marchent. Loïc leur demande : « ça vous arrive de courir aussi ? ». Qu'à cela ne tienne, nous voilà partis à leur poursuite, à fond dans les champs... Dix minutes plus tard, elles finissent quand même par s'avouer un peu fatiguées. Nous laissons là nos guides, le temps d'aller explorer un petit promontoire rocheux qui semble bien orienté. Gagné, on débouche face à la cascade, qui se jette une cinquantaine de mètres plus bas dans une grande vasque. Pour un peu, on se serait pris pour Livingstone devant les chutes du Zambèze. Photos, demi-tour. Nous retrouvons nos deux guides pour la descente, avalée à un rythme toujours aussi impressionnant. Dire qu'en France on se sent obligés d'acheter tout un tas de matériel pour aller faire trois tours au parc du coin. Tongs, jupe, t-shirt, et c'est parti !



*Notre petite expédition dans la campagne béninoise*

Évidemment, ça serait moins lucratif pour les équipementiers...

De retour à l'école, nous croisons Charlotte, Claire et ses filles, et Pierre. Avec les quatre premières, nous allons boire un verre à notre adresse désormais habituelle, puis rentrons non sans avoir au préalable acheté un bon petit paquet de beignets.

**Jeudi 16 août (Tanguiéta)**

Réveil au coq à 5h, ça ne me dérange même plus. Comme quoi... Sur le chemin de l'école, je m'aperçois au stand-boulangerie qu'il ne me reste qu'un billet de 10 000 francs CFA. Le vendeur n'en voudra jamais. Tant pis, ça sera « régime » ce matin. En classe, on commence par faire réciter la poésie que nos élèves étaient censés apprendre. A cet exercice, c'est Clarisse qui s'en sort le mieux, quelques autres se risquent à un oral qui sera plutôt laborieux, sauf pour deux ou trois bons élèves. Bienvenue prend le relais en invitant les enfants à chanter ou réciter une oeuvre de leur choix. Nous avons ainsi droit à une représentation très convaincante du *Corbeau et du Renard* de La Fontaine, quelques chants emplis de bonne morale, enfin nos élèves entonnent en coeur – et avec ferveur ! – l'hymne du Bénin. Sous l'impulsion de Germain et

Nicolas, nous décidons de leur chanter la marseillaise. Je suis assez moyennement motivé pour chanter la mort de nos ennemis dans une ex-colonie française. La mélodie, passe encore... Bienvenue récompense les plus méritants par des friandises, puis on envoie tout le monde en pause.

Ensuite, place à la règle de trois ! « Nicolas va chercher des bidons d'eau, un pack de trois bidons pèse soixante kilos, combien pèsent neuf packs ? Un pack ? Quatre packs ? » Pas plus de succès que la veille, jusqu'à ce qu'on se décide de présenter la méthode générale. Alors que j'en suis, au tableau, à expliquer l'utilité du produit en croix pour résoudre ce genre d'exercice, je lâche le mot magique « règle de trois » (jusque-là nous ne l'avons utilisé qu'entre nous). Réveil généralisé de nos élèves : « mais oui, on connaît ça, la règle de trois ! », s'écrient-ils tous en coeur. Grand moment de solitude pour le brillant corps enseignant... L'enseignement est décidément un art difficile... Nicolas n'aura qu'à poser le même exercice le lendemain en marquant en (très) grand sur le tableau : « Exercices – règle de trois » ! Dommage, nous ne serons plus là pour voir le résultat, nous partons Germain, Claire, ses filles et moi, demain matin. Les autres assurent encore les cours du vendredi, puis descendront progressivement vers le sud en faisant quelques haltes touristiques.

Passons au français, ça vaut mieux. J'invente un exercice ou il s'agit de trouver la question correspondant à une réponse que j'écris au tableau. C'est pas trop mal dans l'ensemble, ouf ! Pendant ce temps, Nicolas imprime les photos de classe prises un peu plus tôt. On décide de finir la matinée par la réalisation d'avions en papier, cette fois nous avons bien retenu la leçon du premier jour : chacun reçoit une feuille de bristol rouge. Les enfants arrivent à peu près à suivre le protocole de réalisation de leur avion, on décide de clore l'atelier par un lâcher collectif d'avions, celui qui le lance le plus loin aura un bon point. Dès le signal du départ, ça vole de partout ! Je console ceux qui ont envoyé leur avion sur le toit d'en face, je refais quelques avions, j'essaie au passage de comparer l'aérodynamisme de deux modèles différents (déformation professionnelle), j'explique comment faire...

A la pause de midi, je vais faire un peu de shopping, accompagné d'Audrey, Claire et ses filles, Lucie et Germain. On en profite pour aller acheter les billets de bus pour le lendemain, le préposé à la vente de tickets râle comme pas possible lorsqu'on lui demande de la monnaie sur un gros billet de 10 000. Râle qui voudra, mais moi il me faudra mon pain demain. La place du marché est comble, nous déambulons un peu entre les étals remplis d'épices, de fruits et de légumes posés parfois à même le sol, de poisson ou de viande grillée ; ces derniers disparaissent à moitié sous une nuée de moucherons, ça n'incite pas vraiment à la consommation... Non loin de là se trouve un marché couvert, en dur, dans lequel on peut entre autres trouver du textile, à commander au mètre, matière première haute en motifs et couleurs nécessaire à la confection de l'habit local, le « boubou ». Stéphane nous y avait mené en début de séjour, afin que ceux qui le voulaient puissent en commander ; après quelques



*Un grand orateur.*



*Les débuts de l'aéronautique béninoise.*

retouches chez le tailleur, ils ont finalement pu être livrés, pour des usages variés : de la robe décontractée au... pyjama !

Retour à l'école, pour dessiner sur une tenture qu'on a décidé d'offrir à Stéphane. Dessiner des moutons qui suivent un berger, plus précisément, afin de symboliser la mission 2012 très bien encadré par Stéphane toujours prêt à être au four et au moulin pour nous. Chacun dessine son mouton, censé être son allégorie béninoise. Maman-mouton, médecin-mouton, lent-mouton, musicien-mouton...

Il est ensuite temps d'aller en cours, le dernier, déjà. On commence par finir les cerfs-volants, c'est-à-dire par accrocher les ficelles, puis on envoie tout le monde dehors. Ayant testé à la pause notre cerf-volant (un beau cliché de normalien : très bien sur le papier... mais que sur le papier...), on se fait peu d'illusions sur les chances de décollage de leurs aéronefs. Dont acte. Dommage. Pas assez de vent ? Mauvais équilibrage ? Quoi qu'il en soit, on décide d'arrêter le massacre et d'accrocher au plafond de la classe les cerfs-volants. Certains sont, il faut le dire, vraiment magnifiques, avec leurs banderoles de papier crépon et leurs froufrous en bouts de laine entourant la voile.

Il est prévu qu'un petit spectacle ait lieu l'après-midi, organisé par les CM1, nous emmenons donc nos CM2 dans la cour pour y assister. Nous faisons ensuite rentrer tout le monde, et procédons à l'ultime distribution de bons points : une photo de classe pour les plus méritants, des bons points pour les autres. Nous aurions bien aimé voir tout le monde partir avec une image, mais l'imprimante de Nicolas a fait des siennes. Forcément, ça râle, de façon justifiée parfois. Si certains nous auront tout de même bien embêtés, toujours à vouloir leur bon point, à répondre avant les autres, à ne pas se taire quand il le faudrait, certains « sages » n'ont pas eu d'image. Espérons que demain Nicolas pourra refaire une distribution. Nous finissons par distribuer des friandises à tout le monde, et puis ce sont les adieux : des *au-revoir*, quelques-uns me demandent mes coordonnées, là-bas si loin en France...



*C'est bientôt fini, déjà...*

Amélie, Claire, Clémentine, Manon, Germain et moi retournons déjà demain à Cotonou, les autres redescendront en plusieurs jours vers le sud, en faisant quelques escales touristiques, toujours accompagnés de Stéphane. Il est donc temps pour nous de ranger nos affaires, mais avant nous découvrons qu'on peut en fait facilement grimper sur le toit de la terrasse, ni une ni deux nous y voilà, allongés à contempler le ciel du soir au fond duquel les étoiles s'allument une à une. Dans quelques jours, la grande ourse ne sera plus aussi près de l'horizon..

Nous avons décidé de passer la dernière soirée ensemble à l'hôtel des Baobabs autour d'un steak-frites pas très local, mais tellement agréable... René, un étudiant béninois, est aussi venu, nous discutons, il vient de réussir un concours lui permettant d'obtenir une bourse pour financer ses études de médecine. Stéphane n'est pas présent, il est retenu chez sa mère, il nous rejoindra plus tard dans la soirée.

Nous nous retrouvons une dernière fois sur la terrasse à la nuit tombée, un peu perdus dans nos pensées. C'est déjà l'heure des bilans. Stéphane est arrivé, nous discutons, promettons de monter une mission pour l'an prochain. Les autres finissent par aller se coucher, nous restons là, Germain, Stéphane et moi, à écouter le silence des étoiles. Peut-être savent-elles comment se perpétuera l'action SoNo-Bénin... A nous maintenant de trouver des volontaires, de l'argent, préparer le voyage. Cela tient à si peu, cette mission : plus personne pour reprendre le flambeau, et tout s'arrête. Plus de volontaires béninois, et tout s'arrête. Plus de volontaires français, et tout s'arrête. Pour ceux de cette année, la mission s'arrête ici, mais pas pour nous autres membres

« exécutifs » de SoNo : si rien n'a lieu l'an prochain ça sera de notre « faute »...

Je fais donc mes adieux à ceux que je ne reverrai probablement jamais et qui ne dorment pas encore, et salue les autres. Nous reverrons encore Stéphane demain, c'est lui qui doit appeler le taxi. Une heure, il est temps d'aller dormir.

### **Vendredi 17 août (Tanguiéta – Cotonou)**

En guise d'adieux, le coq décide de me réveiller vers 4h du matin. J'apprécie. Encore quelques heures à somnoler avant la sonnerie du réveil, prévu à 5h45. Les bagages sont vite faits, et Stéphane nous rejoint un peu plus tard. Le taxi qu'il nous a commandé finit par arriver, le chauffeur justifie son retard par le Ramadan : lorsqu'il nous aura déposé à l'arrêt de bus, le soleil se sera levé et il ne pourra plus manger. Prévoyant, ce dernier a donc pris son petit déjeuner avant. Nous embarquons, Germain sort son portable pour prévenir Claire : On arrive ! Petit stress de son côté : si on loupe le bus, on est bien, coincés à Tanguiéta, avec un avion qui n'attend pas...

Nous grimpons dans le bus, et c'est parti pour dix heures d'ennui. Les quelques pauses rompent un peu la monotonie du voyage. A midi, j'en profite pour faire un peu de shopping : deux avocats qui malheureusement ne survivront pas au voyage dans l'avion, ainsi qu'un ananas. Pour 350 FCFA (soit à peu près 50 centimes, pensée émue pour les sandwiches à 4 euros cinquante pièce de la Gare de l'Est...) on me prépare un sandwich à base de tomate et d'avocat, épicé bien comme il faut, un régal, tout ce qu'il faut pour me réveiller complètement.

Et c'est reparti... Les coups de klaxons rythment la playlist qui défile lentement sur l'écran au-dessus du couloir : piste 10, 20, 40... Nous croisons sur notre route un bâtiment en béton d'architecture futuriste : l'Institut de Physique du Bénin. Progressivement, la circulation se fait plus dense, puis nous entrons dans Porto-Novo. C'est petit, sale, quelques bâtiments officiels, quelques panneaux publicitaires, beaucoup de déchets par terre, et un arrêt-toilettes pour le moins original : en pleine rue, le bus s'arrête au milieu des passants, puis « démerde-toi »... Sympa pour les filles. Porto-Novo, la capitale politique du Bénin, n'est séparée de la capitale économique Cotonou, qui concentre quasiment toute l'activité économique du pays via son port international, que par une lagune qu'on traverse au pas, empêtrés dans le trafic dense. Nous pénétrons dans Cotonou par l'autoroute (il y a même un péage), laquelle est traversée de temps à autre par des passages piéton qu'empruntent tous les véhicules qui peuvent y passer.

On finit par nous débarquer au terminus. Notre plan est le suivant : nous rendre à un endroit connu, c'est-à-dire à la place de l'Etoile, avec armes et bagages, puis patienter là-bas jusqu'à très tard, avant de nous rendre en taxi à l'aéroport. Réjouissant : il doit être dans les quatre heures de l'après-midi, et l'avion décolle à cinq heures... du matin. Alors que nous sommes en chemin, hélés de toutes part par les conducteurs de taxi qui doivent se demander ce que peuvent bien faire par ici six blancs un peu perdus avec de grosses valises, auxquels nous répondons, en grands connaisseurs : « Nous allons place de l'Etoile, c'est par là et c'est pas loin, n'est-ce-pas ? » ; quelqu'un appelle Claire à grand renforts de mouvements de bras. C'est Abalo, un vieil ami ! Il a tout prévu : taxi, chambre d'hôtel, restaurant ; incroyable ! Nous entassons nos bagages dans le minibus qui l'accompagne, et une demi-heure plus tard nous sommes allongés sur les lits d'une chambre d'hôtel. Il y a même de l'eau courante et des toilettes, on va pouvoir se débarbouiller un brin avant de monter dans l'avion. Claire n'était visiblement pas au courant qu'Abalo nous cherchait, lui en revanche n'a pas du avoir trop de mal à repérer notre cortège pour le moins inhabituel par ici. Vers 18h, il nous accompagne pour une petite visite, et nous voilà repartis au milieu de la circulation monstrueuse, entre les mobylettes et les piétons, qui portent à peu près tout et n'importe quoi sur leur tête : à manger, à boire, de quoi se vêtir, carrément un stand complet de lunettes de soleil... La traversée des rues se fait « à la parisienne », le bonhomme vert, c'est nous qui décidons quand il s'allume. Epique. Le tout, c'est d'y aller au culot lorsque la circulation se calme un peu, ou qu'un feu de circulation a le bon goût de passer au rouge. Abalo nous emmène dans un bar, nous discutons, une *béninoise* – la bière – pour moi. On découvre le personnage, exubérant et toujours le mot pour rire. Il est déjà venu en France et a goûté avec joie à la diversité de notre nourriture ! Après son bac, il a travaillé de-ci de-là, et étudie désormais à l'ENA, l'*Ecole Nationale d'Administration* du Bénin, qu'il compare en riant à notre sacro-sainte ENA nationale... Parallèlement, il suit des cours par correspondance à l'université de Nantes, et espère pouvoir passer une thèse.

Après cette mise en bouche, nous nous dirigeons vers un restaurant plutôt réputé dans le coin, paraît-il. Sur le chemin, nous croisons un stand sur lequel se trouvent des noix de coco pas encore mures. Ni une ni deux, Abalo nous propose de goûter, en effet le jus est excellent. Au restaurant, pour 5600 francs CFA, je commande du poisson grillé, je ne suis pas déçu : c'est vraiment très bon. En revanche, Manon s'est laissée tenter par un plat comportant de la « sauce gluante », le moins qu'on puisse dire est qu'elle porte bien son nom ! Il paraît que celle-ci est faite à partir d'algues, en tout cas c'est *vraiment* visqueux ! Je n'ose pas goûter le truc en tout cas... Nous discutons avec Abalo des relations homme-femme au Bénin : ces dernières semblent aujourd'hui plus émancipées vis-à-vis des premiers qu'autrefois, quitter un mari volage est *mieux* (!) toléré que par le passé.

Il est temps de rentrer, nous avons le temps de dormir un peu (ou du moins essayer de faire semblant) jusqu'à l'heure du départ, il est minuit.

### **Samedi 18 août (Cotonou – Paris)**

On nous annonce le taxi vers une heure et demie du matin. C'est l'ami d'Abalo qui nous conduit jusqu'à l'aéroport, au travers les grandes avenues de Cotonou dans lesquelles la circulation a fini par se calmer un peu. En deux voyages, nous y sommes tous. Avec Germain, nous changeons les francs CFA qui nous restent encore. Commence ensuite l'attente (encore...). Attente pour le chek-in. Contrôles. Attente. Passage expéditif dans le détecteur de métaux, à se demander si ce n'est pas un modèle qui sonne tous les quelques passages. Attente pour l'embarquement, prévu à partir de quatre heures du matin. On tue le temps en jouant aux cartes, pendant que Claire essaye de se reposer entre deux chaises du hall d'embarquement.

Enfin, on peut y aller. Cela faisait longtemps que je n'avais pas vu autant de Blancs – deux d'entre-eux étaient d'ailleurs dans le même restaurant que nous hier... Lors de l'ultime contrôle on m'apprend que ma valise a été rejetée, je suis prié de me rendre chez les douaniers. Je repasse tous les portiques dans l'autre sens, jusqu'à la salle des contrôles où l'on me soupçonne d'avoir voulu passer de l'alcool en douce. Je déverrouille la valise, et extirpe du paquet de linge sale les coupables : un pack de bouteilles de jus de baobab et de gingembre. Le douanier agite un peu le paquet, ça semble lui suffire (ou bien est-ce l'odeur du linge ?), je peux remballer ma marchandise. Retour à l'embarquement, re-file, ça passe, j'arrive dehors pile au moment où il commence à pleuvoir. Drôle d'adieux... On quitte le sol béninois peu avant cinq heures, laissant derrière nous les lumières de la ville. A peine en l'air, nous amorçons la descente vers l'aéroport de Lomé au Togo voisin, où nous ferons une escale de quelques heures. Abalo nous avait prévenu : il nous aurait conduit à Lomé bien plus vite que l'avion !

Au sol, nous apprécions l'air en boîte comme jamais, la chaleur est étouffante dans la carlingue. Vivement le décollage et l'air conditionné. Ce dernier a lieu peu avant l'aube, par chance je suis à côté d'un hublot qui donne vers l'est. Alors que nous sortons d'une épaisse couche de cumulus, le soleil encore tout orange apparaît soudain sous les étoiles et illumine les formations nuageuses qui émergent du plancher comme autant de météores fantastiques. Magique. C'est à ce moment qu'on nous sert le petit-déjeuner. Mais quel petit-déjeuner : jus d'orange, café, croissants, pain-beurre-confiture ; dorés par la lumière franche que le soleil généreux envoie au travers du hublot. Miam !

Lors de l'escale à Casablanca, le monde se remet brusquement à tourner : kiosques à journaux, fast-foods, boutiques pleines à craquer, gens pressés... Germain nous quitte, il compte rentrer à Strasbourg le soir même, son vol est plus tôt. Dernière attente, surprise, nous irons à Orly en Boeing 747-400 ! Avec Claire, on tente de déterminer quelle file d'attente est la plus rapide, les réflexes bien français ne sont pas trop inhibés... Enfin, on pénètre dans les entrailles du géant. L'avantage, c'est que même en classe économique, on pourra un peu s'étaler. Je suis assis à-côté d'un naufragé de la business-class : iPad main droite ouvert sur la page d'un hôtel quatre étoiles de métropole, mobile dernière génération main gauche, montre Audemars-Piguet au poignet... Entre une chemise imprégnée à parité de transpiration et d'antimoustique et un pantalon rouge-terre locale, j'offre un contraste saisissant. Nous discutons un peu, il rentre de Guinée, je lui explique les tenants et aboutissants de notre mission au Bénin. En bon franco-français, il me demande de quelle école je viens...

Nous touchons le sol français vers 17h, une demi-heure plus tard nous sortons de l'aéroport. Retour à la case départ.

\*\*\*



*Les participants à la mission 2012 réunis devant la salle des CE2 :  
Thomas, Jean-Lou, Nicolas, Pierre, Germain, Amélie, Loïc  
Eline, Claire, Lucie  
Clémentine, Manon, Audrey, Lucie, Charlotte, Pauline*